



# Relations

*Pour qui veut une société juste*

NUMÉRO 766

août 2013

## Libérer l'imagination

L'illusion de la pensée claire  
La doublure du monde  
Par-delà sagesse et folie  
Utopistes contre réalistes  
La compagne mystérieuse de l'écrivain  
À la découverte d'un trésor caché

6,00 \$



ARTISTE INVITÉE:  
CATHERINE RONDEAU

<b>ACTUALITÉS</b>	4
<b>EN BREF</b>	8
<b>HORIZONS</b>	
Les souliers du pape	9
Victor Codina, s.j.	
<b>LE CARNET</b>	
DE JOSÉ ACQUELIN	
Stellarium	10
<b>CONFIDENCES À EMMA-ROSE</b>	
CHRONIQUE LITTÉRAIRE	
La poésie	30
Virginia Pésémapéo Bordeleau	
<b>AILLEURS</b>	
Qatar: une micro-monarchie ambitieuse	32
Nabil Ennasri	
<b>DÉBAT</b>	
Verrons-nous le retour du tramway à Montréal?	34
Richard Bergeron	
Paul Lewis	35
<b>REGARD</b>	
Que reste-t-il de nos alliances?	36
Jacques Bélanger et Aubert Bertrand	
<b>MULTIMÉDIAS</b>	39
<b>LIVRES</b>	40

**Couverture:** Catherine Rondeau, *Initiation*, 2011, et *L'empreinte de l'ange* (détail), 2013

## DOSSIER

### LIBÉRER L'IMAGINATION

Indissociable de l'expérience humaine, l'imagination est une brèche ouverte sur l'inattendu et sur un infini de possibles qui nous permet d'envisager le monde autrement. Parce qu'elle permet de faire éclater les idées et les croyances figées, étouffantes, l'imagination a un rôle politique essentiel à jouer. Mais si elle est associée à la liberté, l'imagination ne peut toutefois se passer de contraintes, au risque de devenir psychose, perte de contact avec le monde, enfermement dans l'irréalité. Bien souvent, d'ailleurs, que ce soit chez les artistes ou même les prisonniers, les contraintes peuvent devenir un puissant stimulant à la créativité, au rêve, à la faculté d'imaginer.

<b>Libérer l'imagination</b>	11
Jean-Claude Ravet	
<b>L'illusion de la pensée claire</b>	13
Gilles Bibeau	
<b>Voyage au cœur de l'imaginaire enfantin</b>	13
Catherine Rondeau	
<b>La doublure du monde</b>	17
Éric Gagnon	
<b>Par-delà sagesse et folie</b>	20
Sylvie Germain	
<b>Utopistes contre réalistes</b>	22
Etienne Tassin	
<b>La compagne mystérieuse de l'écrivain</b>	24
Claude Vaillancourt	
<b>Portraits imaginaires</b>	26
Hélène Dorion	
<b>À la découverte d'un trésor caché</b>	27
Entrevue avec Mohamed Lotfi, réalisée par Catherine Caron	

### ARTISTE INVITÉE

Catherine Rondeau est artiste photographe, vidéaste et auteure. Son récent travail de création investit un univers singulier: l'imaginaire enfantin. Ses images s'inscrivent dans le sillage d'études sur le conte. Elles mettent en scène ses enfants qui, tels des héros de récits fabuleux, affrontent leurs peurs et assouvissent leurs désirs les plus intimes. Empreints de poésie et de candeur expressive, les trompe-l'œil oniriques de l'artiste invitent à plonger dans la rêverie grouillante et bigarrée de l'enfant occupé à négocier son rapport au monde. Ses œuvres ont été exposées à Montréal, à Mont-Saint-Hilaire et à Sherbrooke. Sa prochaine exposition aura lieu du 9 août au 27 septembre 2013 au Centre d'art de Kamouraska, dans le cadre de l'événement « Étude du rêve ». <[www.catherinerondeau.com](http://www.catherinerondeau.com)>

## FONDÉE EN 1941

La revue *Relations* est publiée par le Centre justice et foi, un centre d'analyse sociale progressiste fondé et soutenu par les Jésuites du Québec. Depuis plus de 70 ans, *Relations* œuvre à la promotion d'une société juste et solidaire en prenant parti pour les exclus et les plus démunis. Libre et indépendante, elle pose un regard critique sur les enjeux sociaux, économiques, politiques et religieux de notre époque.

**DIRECTRICE**  
Élisabeth Garant

**RÉDACTEUR EN CHEF**  
Jean-Claude Ravet

**RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE**  
Catherine Caron

**SECRÉTAIRE DE RÉDACTION**  
Emiliano Arpin-Simonetti

**TRADUCTION**  
Emiliano Arpin-Simonetti

**DIRECTION ARTISTIQUE**  
Mathilde Hébert

**ILLUSTRATION**  
Jacques Goldstyn

**RÉVISION/CORRECTION**  
Éric Massé

**COMITÉ DE RÉDACTION**  
Gilles Bibeau, Eve-Lyne Couturier, Céline Dubé, Guy Dufresne, Mouloud Idir, Nicolas Milot, Agustí Nicolau, Guy Paiement, Rolande Pinard, Jacques Racine, Louis Rousseau,

**COLLABORATEURS**  
José Acquelin, Gregory Baum, André Beauchamp, Jean-Marc Biron, Dominique Boisvert, Marc Chabot, Vivian Labrie, Virginia Pésémapéo Bordeleau, Carolyn Sharp, Marco Veilleux

**IMPRESSION HLN**  
sur du papier recyclé contenant 100 % de fibres post-consommation.

**DISTRIBUTION** LMPI / HDS Canada

*Relations* est membre de la SODEP <[www.sodep.qc.ca](http://www.sodep.qc.ca)>

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans *Érudit*, *Repère*, *EBSCO* et dans *l'Index de périodiques canadiens*, publication de Info Globe.

**ABONNEMENTS** Ginette Thibault  
8 numéros (un an) : 40 \$ (taxes incluses)  
Deux ans : 70 \$ (t. i.)  
À l'étranger : 55 \$ Étudiant : 25 \$  
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)  
TPS : R119003952 TVQ : 1006003784

Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec: ISSN 0034-3781  
Version numérique: ISSN 1929-3097

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) qui relève de Patrimoine canadien.

### Canada

**BUREAUX**  
25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6  
tél.: 514-387-2541  
télé.: 514-387-0206

[relations@cjf.qc.ca](mailto:relations@cjf.qc.ca)  
[www.revuerelations.qc.ca](http://www.revuerelations.qc.ca)

## D'évasion estivale... et fiscale

À 13h 18, le 2 janvier 2013, premier jour de travail de l'année, les 100 PDG les mieux payés au Canada avaient déjà gagné 45448\$, selon le Centre canadien des politiques alternatives. Un travailleur moyen mettra un an, à temps plein, pour amasser une telle somme et récolter son petit deux semaines de vacances (parfois plus s'il a de l'ancienneté).

Ces vacances du travailleur moyen seront tout à la fois source de repos et de plaisir, mais souvent aussi d'endettement et de frustration. Rien à voir avec le luxe des paradis fréquentés par nos 100 PDG, dirigeants de grandes entreprises et de multinationales qui, pour la plupart, prospèrent en utilisant d'autres paradis – fiscaux ceux-là.

Ah! mais il nous faut être compréhensifs envers nos élites, car elles ont grand besoin de repos. C'est éreintant, après tout, faire semblant d'investir dans l'économie productive

et fices. On s'y alarme des conséquences pour l'économie, l'équité fiscale et la souveraineté des États de la chute des recettes fiscales. Celle-ci est causée par les baisses d'impôt accordées aux grandes entreprises et le fait qu'elles transfèrent leurs bénéfices là où les taux d'imposition sont quasi inexistant, ce qu'on appelle « l'optimisation fiscale » – l'évasion fiscale légalisée, quoi. L'adage est connu : aujourd'hui, si une multinationale paie des impôts, c'est qu'elle n'a pas de bons avocats et fiscalistes.

Tout en saluant cette sortie majeure de l'OCDE, une soixantaine d'organismes de divers pays ont remis quelques pendules à l'heure dans un rapport intitulé *No more shifty business*: « Les problèmes que les leaders politiques mentionnent maintenant – qui permettent aux multinationales d'éviter de payer leur juste part d'impôt et minent les efforts pour réduire la pauvreté et les inégalités – ne sont pas nouveaux. Depuis des décennies, les pays en voie de développement ont été les principales victimes d'un système fiscal injuste et inefficace, une réalité que nous, les signataires de ce document, dénonçons depuis longtemps. C'est seulement lorsque les conséquences désastreuses ont commencé à se faire sentir dans les pays riches que le G20 et les leaders de l'OCDE ont demandé des solutions » (traduction libre).

Les centaines de milliards de dollars qui échappent à l'impôt dans le monde se payent de souffrance humaine, de malnutrition, de chômage, d'analphabétisme, de travail des enfants, de maladies évitables ou mal soignées, etc. Des rêves brisés. Une solidarité humaine en vacances.

De passage à Montréal à la fin mai, John Christensen, directeur du Tax Justice Network, affirmait que la crédibilité même de l'OCDE (sans parler du G20) est plus que jamais en jeu. À ses yeux, nous sommes à la croisée

des chemins : ou la lutte contre les paradis fiscaux franchit une étape capitale, ou on se dirige vers des guerres fiscales et une montée du fascisme dans différents pays.

Bien qu'elles ne constituent que la pointe de l'iceberg, les *Offshore Leaks* – cette méga-fuite d'informations relatives à des affaires de fraude fiscale et de blanchiment d'argent – contribuent à sonner la fin de la mascarade qu'est jusqu'ici la lutte contre les paradis fiscaux. Le secret bancaire se fissure. Et un consensus émerge concernant l'échange automatique d'informations fiscales entre pays, en voie de devenir le standard international. C'est une avancée majeure (et d'autres sont possibles) qui permettra aux fiscaux d'identifier les acteurs de la fraude et de l'évasion fiscales, de repérer et de récupérer des sommes dues. Le gouvernement de Stephen Harper – faut-il s'en étonner? – s'objecte à cette mesure et fait le cancre. Un cancre-bouffon et cynique qui annonce la mise sur pied d'une « escouade » de 6 à 10 experts pour traquer l'évasion fiscale au moment où 3000 postes sont en voie de disparition à l'Agence du revenu du Canada.

Été ou pas, c'est la pêche aux petits poissons plutôt qu'aux gros qui caractérise encore l'approche générale du Québec et du Canada en matière d'évasion fiscale. La campagne « Levez le voile sur les paradis fiscaux! Combien d'impôts nous échappent? » du groupe Échec aux paradis fiscaux vise à les forcer à vraiment reconnaître le problème, en exigeant que nos gouvernements produisent des estimations officielles qui révéleront les impacts directs qu'a l'évasion fiscale – légale comme illégale – sur les revenus de l'État québécois et de l'État canadien.

Allez, c'est l'été... levons le voile!

CATHERINE CARON



Catherine Rondeau, *Migration*, 2013, photomontage numérique

alors que les grandes entreprises canadiennes, de l'aveu même du ministre fédéral des Finances, Jim Flaherty, nagent dans des réserves de liquidités colossales servant à spéculer et à enrichir PDG et actionnaires plutôt qu'à créer de l'emploi. Il est épuisant aussi de « découvrir » la réalité de l'évitement fiscal pratiqué par les multinationales, comme l'a fait l'OCDE en février dernier, dans un rapport intitulé *Lutter contre l'érosion de la base d'imposition et le transfert des béné-*



# Le rapport D'Amours sur les retraites

S'il contient des éléments discutables, le rapport D'Amours alimente une réflexion nécessaire sur l'avenir des régimes de retraite au Québec.



« C'est super cool Mélissa : Pour chaque année travaillée à partir de la mise en place de la rente de longévité, 0,5% de notre salaire sera prélevé pour financer la rente qui nous sera versée quand on aura 75 ans. C't'au boutte! »

## EVE-LYNE COUTURIER

L'auteure est chercheuse à l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS)

Le 17 avril dernier, le rapport D'Amours sur le système de retraites au Québec a été rendu public. Soucieux de dénouer une éventuelle crise liée au vieillissement de la population et aux déficits accumulés des fonds de retraite, le gouvernement Charest avait commandé un rapport à Alban D'Amours, ancien président du Mouvement Desjardins. Avec six collègues bénévoles, il a rencontré de nombreux groupes afin de dresser un portrait le plus juste possible de la situation des retraites au Québec, particulièrement en ce qui a trait aux régimes complémentaires d'employeurs et à l'épargne personnelle. Après un changement de gouvernement, quelques reports et redéfinitions de mandat, le document de 233 pages a enfin vu le jour.

On y retrouve des constats partagés par un ensemble d'intervenants qui se sont penchés sur la question dernièrement, dont l'OCDE, la Régie des rentes du Québec et l'IRIS. D'abord, si les personnes les plus pauvres parviennent à obtenir un bon taux de remplacement de leur revenu<sup>1</sup> grâce aux programmes publics fédéraux et provincial, il en va autrement pour ceux et celles qui ont des revenus moyens ou supérieurs à la

moyenne. Le rapport constate ainsi l'importance de maintenir les régimes à prestations déterminées, les seuls qui permettent de garantir des revenus de retraite prévisibles. Il critique du même souffle les REÉR pour leur faible rendement, le risque entièrement porté sur les épaules des épargnants et les frais de gestion élevés.

Du côté des solutions, les auteurs du rapport vantent le système des Pays-Bas, où les régimes complémentaires d'employeurs sont obligatoires. Plusieurs règles de gestion y sont également différentes, permettant d'éviter les déficits de capitalisation tout en maintenant les garanties sur les prestations. Logiquement, les auteurs auraient donc dû proposer des moyens significatifs pour étendre la couverture des régimes à prestations déterminées. Or, bien que le rapport présente différents modèles qui cherchent à contourner certains obstacles à la généralisation des régimes à prestations déterminées (comme les régimes à prestation cible, à risques partagés ou à financement salarial), il suggère surtout de changer les règles de solvabilité des régimes déjà existants pour

tenter de les rendre plus stables. On vante ensuite le Régime volontaire d'épargne retraite (RVÉR), qui s'apparente aux REÉR pourtant critiqués. En effet, le risque est encore une fois entièrement reporté sur le dos des épargnants, qui ne reçoivent aucune garantie de rendement. De plus, les employeurs n'ont pas à cotiser, mais choisissent tout de même l'institution financière qui gèrera les comptes de leurs employés.

Pour plusieurs, la pièce maîtresse du rapport D'Amours est plutôt la rente de longévité. Son fonctionnement est simple: pour chaque année travaillée à partir de la mise en place de la rente, 0,5% du salaire est perçu auprès de l'employé et de l'employeur afin de financer une rente qui sera versée lorsque la personne aura atteint l'âge de 75 ans. Bien que le comité se garde de recommander un report de l'âge de la retraite, il reste favorable à l'idée. De plus, le calcul même de la rente de longévité incite à rester le plus

1. Pourcentage des revenus à la retraite en fonction des revenus avant la retraite. On juge généralement qu'un taux de remplacement adéquat est d'au moins 70%.



les régimes seraient renfloués. Ainsi, un retraité pourrait voir ses rentes diminuer non seulement en dollars constants, mais également en dollars courants. La prévisibilité du régime, avantage souligné par les auteurs du rapport D'Amours, deviendrait alors caduque.

Il est trop tôt pour dire quelles suites aura le rapport D'Amours, car les solutions qu'il propose doivent d'abord faire l'objet d'une commission

parlementaire dont la tenue pourrait être perturbée si des élections provinciales – gouvernement minoritaire oblige – devaient avoir lieu prochainement. Chose certaine, ce rapport permet d'alimenter une discussion nécessaire pour décider collectivement des orientations qui correspondent aux valeurs et aux priorités des Québécois en matière de retraite. ●

## Brésil : une avancée pour les aides domestiques

Le gouvernement de Dilma Roussef est passé à l'action pour améliorer les conditions d'embauche et de travail des travailleuses domestiques.

**GERARDO AIQUEL**

**E**n Amérique latine, il est courant de trouver des aides domestiques, en majorité des femmes, qui font la cuisine, le ménage et s'occupent des enfants dans les maisons de la classe moyenne. Paysannes, femmes autochtones ou noires, le plus souvent analphabètes et mal payées, elles sont issues des couches les plus pauvres et marginalisées de la population. Elles peuvent passer des années au sein d'une famille et travailler de longues journées, avec peu de temps libre pour visiter les leurs. En somme, les conditions de travail sont plus près de celles décrites dans un roman de Dickens que de celles des *telenovelas* brésiliennes dans lesquelles l'héroïne, une domestique, tombe amoureuse du patron, finit par le marier et par vivre

heureuse. Le travail domestique est toujours resté dans la sphère privée, pratiquement invisible, exercé le plus souvent dans des conditions exécrables. De plus, la difficulté d'organiser des syndicats ou des associations de travailleuses domestiques limite depuis longtemps leur capacité de faire respecter leurs droits.

Selon une étude de l'Organisation internationale du travail, réalisée dans 117 pays, les femmes représentent 92,6% de la main-d'œuvre domestique au Brésil. Le pays compte 7,2 millions de travailleuses domestiques; 45% d'entre elles n'avaient droit ni à une journée de congé durant la semaine, ni aux jours fériés rémunérés et encore moins à un congé de maternité. L'étude signale également qu'une bonne partie de ces travailleuses étaient mineures.

L'auteur est responsable du dossier des droits humains en Amérique latine à L'Entraide missionnaire

longtemps possible sur le marché du travail. Avec cette idée, on cherche à mutualiser les «risques» de la longévité. Pour le moment, lorsqu'une personne retire les bénéfices d'un régime à cotisations déterminées ou d'un REÉR, elle doit estimer combien de temps elle croit vivre encore afin de prévoir les prestations dont elle bénéficiera. Avec la rente de longévité, il pourrait être possible de choisir de prendre la majorité des prestations jusqu'à 74 ans, pour ensuite profiter de cette rente.

Derrière toutes ces recommandations semble se profiler un réaligement majeur du système de retraite. Car si le rapport fait l'éloge du système des Pays-Bas et souligne l'importance des régimes à prestations déterminées, ses propositions semblent plutôt aller vers un lent démantèlement de ces derniers pour aller vers des régimes à prestation cible où les risques seraient assumés en grande majorité par les employés. Advenant une solvabilité déficiente, c'est à la fois à travers les cotisations des employés, mais également l'indexation des prestations, – voire le nivellement de celles-ci – que



L'auteure est coordonnatrice du Projet Accompagnement Québec-Guatemala

Mais les choses sont en train de changer sous le gouvernement de Dilma Rousseff, du Parti des travailleurs. Afin de rendre le travail domestique plus humain, le gouvernement a réussi à proposer des changements législatifs importants, avec l'appui d'une grande majorité des parlementaires. Le 2 avril dernier, le Congrès national brésilien a adopté un amendement constitutionnel concernant l'article 7 de la Constitution de 1988 touchant aux droits du travail, dont étaient exclus les travailleurs et les travailleuses domestiques. La sénatrice Lídice da Mata, du Parti socialiste brésilien, a salué l'adoption en ces termes : « elle répond au besoin de modernisation de la société brésilienne, notamment celui de garantir les droits de ceux qui en étaient privés : presque huit millions de travailleurs et travailleuses domestiques du Brésil » (<adital.com.br>, 13 mars 2013).

Ces travailleuses et ces travailleurs ont dorénavant les droits suivants : la durée d'une journée de travail ne peut dépasser huit heures et la semaine de travail, 44 heures; une augmentation de 50% du taux horaire est prévue pour chaque heure supplémentaire travaillée; les risques inhérents à leur travail sont réduits grâce à de nouvelles normes de santé, d'hygiène et de sécurité. De plus, la discrimination salariale en raison du sexe, de l'âge ou de l'état civil est désormais interdite, de même que celle visant l'exclusion des personnes atteintes de déficiences (intellectuelles ou physiques). Aucun travail nocturne, dangereux ou dans des conditions d'insalubrité n'est permis pour les moins de 18 ans, et l'embauche de mineurs sera proscrite, sauf en tant qu'apprentis et seulement à partir de 14 ans.

Si la réaction a été positive parmi les groupes de défense des droits et de lutte pour la justice sociale, la réaction de la droite a été négative. Sans doute a-t-elle peur de se retrouver sans domestiques au prochain réveillon de Noël! ●

## Un procès historique au Guatemala

La justice pour les victimes des crimes commis durant la dictature est-elle un espoir inaccessible?

**MARIE-DOMINIK LANGLOIS**

Le procès pour génocide et crimes contre l'humanité de l'ancien dictateur du Guatemala, Efraín Ríos Montt, et de son chef du renseignement militaire, Rodríguez Sánchez, est historique : jamais auparavant un ancien chef d'État n'a été accusé de génocide devant un tribunal national. Il s'agit aussi d'une incroyable saga : après plusieurs rebondissements, au moment d'écrire ces lignes, le 20 mai dernier, la Cour constitutionnelle du Guatemala provoquait détresse et stupeur en annonçant qu'elle annulait la condamnation de Ríos Montt en raison d'un vice de procédure, de même que toutes les étapes ayant suivi l'interruption temporaire du procès, le 19 avril, à cause d'un autre vice de procédure... Le 10 mai, Ríos Montt avait été condamné à 80 ans de prison, soit 50 ans pour génocide et 30 ans pour crimes de guerre.

Quoi qu'il advienne, la justification du procès et les témoignages ne sont pas remis en cause. Plus d'une centaine d'experts, de témoins d'origine maya ixil et des survivants d'exactions commises durant le règne de l'ex-dictateur ont enfin pu bénéficier d'une tribune. Quatre-vingt-quatorze d'entre eux ont signalé qu'au moins un membre de leur famille avait été assassiné par les forces armées sous le règne d'Efraín Ríos Montt, qui a été à la tête d'un gouvernement militaire pendant un peu plus d'un an entre 1982 et 1983. Cette période fut la plus meurtrière de la guerre civile qui a bouleversé le Guatemala de 1960 à 1996. Celle-ci a

fait plus de 200 000 morts (dont 80% étaient d'origine maya), 50 000 disparus, un million de déplacés internes et 500 000 réfugiés. Étant membre du Congrès, Ríos Montt a bénéficié d'une immunité jusqu'en 2012.

Amorcé le 19 mars dernier, le procès concernait des actes perpétrés entre 1982 et 1983 dans la région ixil (département du Quiché), notamment l'assassinat de 1 771 personnes maya ixil, des violences sexuelles contre les femmes ixil et le déplacement forcé de communautés – la dictature ayant pratiqué la politique de la terre brûlée. Dans une société guatémaltèque toujours très polarisée, il s'est tenu dans un contexte d'extrême tension. De nombreuses manifestations en faveur du dictateur ont été organisées par des organisations d'anciens militaires clamant qu'il n'y avait pas eu de génocide et que le procès menaçait la stabilité et la paix du pays. Des menaces et des gestes d'intimidation ont été perpétrés à l'encontre des victimes, des juges et des parties ayant porté les accusations (il y a de cela 12 ans).

La défense a utilisé plus d'une centaine d'injonctions visant à ralentir le procès et à invalider, si possible, l'ensemble de la démarche, notamment en discréditant les juges. Cette stratégie a eu comme résultat de créer de la confusion en ce qui a trait aux procédures légales, d'interrompre le bon déroulement du procès et de faire gagner du temps aux accusés (Ríos Montt a 86 ans).

Le tribunal rendait néanmoins son jugement le 10 mai dernier : il acquittait Rodríguez Sánchez, arguant



qu'il n'entrerait pas dans ses fonctions de donner des ordres, mais il condamnait Rios Montt. La juge Yassmin Barrios a confirmé que les violences ciblant l'ethnie maya ixil s'inscrivaient dans des plans militaires visant son extermination. Elle a mentionné que le racisme institutionnel a permis de justifier ces actes et que les viols collectifs visaient à détruire le peuple à même le système reproducteur des femmes ixil. Elle a, de plus, ordonné au Ministère

public d'ouvrir de nouvelles enquêtes pour faire la lumière sur d'autres crimes commis lors du conflit, afin que le pays puisse connaître une paix véritable.

Le jugement a été applaudi par les groupes de victimes au Guatemala et les organisations internationales. Dans un pays où le taux d'impunité s'élève à 98 % et où le taux d'homicide est l'un des plus élevés au monde, celles-ci voient là un signe que les institutions

guatémaltèques sont aujourd'hui suffisamment solides pour rendre justice. Est-ce vraiment le cas? Souhaitons que, plus de 30 ans après les atrocités, ce procès connaisse enfin une issue à la hauteur de la persévérance et de la force exemplaires dont ont fait preuve les victimes et leur famille. Pour obtenir les dernières nouvelles du procès, consulter <paqg.org>. ●

Femmes ixil écoutant les témoignages pendant le procès de Rios Montt, au Guatemala. Photo : James Rodriguez

**UNE SEULE IDÉE PEUT TOUT CHANGER**

10<sup>e</sup> ÉDITION

**l'ÉCOLE d'ÉTÉ**

DE L'INSTITUT DU NOUVEAU MONDE

**DU 14 AU 17 AOÛT 2013**

À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Une école de citoyenneté aux airs de festival pour les 15 à 35 ans.

**SOYONS LE CHANGEMENT !**

Inscrivez-vous dès maintenant

[inm.qc.ca/ee2013](http://inm.qc.ca/ee2013)

L'École d'été est soutenue financièrement par le Secrétariat à la jeunesse dans le cadre de la Stratégie d'action jeunesse 2009-2014.

## PRINTEMPS ÉRABLE ET RÉPRESSION

Un groupe d'organismes de la société civile rassemblés autour de la Ligue des droits et libertés a récemment réitéré sa demande d'une commission d'enquête publique sur la répression policière lors du printemps érable. La tenue à huis clos de certaines audiences et le mandat inadéquat de la Commission spéciale d'examen des événements du printemps 2012, mise sur pied par le ministre de la Sécurité publique, constituent un détournement de la demande initiale, selon la Ligue. Suivant les conclusions du rapport *Répression, discrimination et grève étudiante: analyses et témoignages*, rendu public en avril dernier, cette demande visait à faire la lumière sur les abus policiers du printemps et à envisager la création d'un mécanisme indépendant et civil de surveillance des forces de l'ordre. Renseignements: <liguedesdroits.ca>.

## AMÉRIQUE LATINE

Fin avril dernier se tenait à Guayaquil, en Équateur, la première Conférence ministérielle des pays d'Amérique latine affectés par les intérêts des transnationales. Les représentants de 13 pays étaient réunis

pour élaborer une stratégie commune devant les assauts répétés de ces entreprises qui, en vertu des mécanismes d'arbitrage de nombreux traités de libre-échange, multiplient les poursuites visant à casser certaines lois ou réglementations adoptées par des États souverains. L'Amérique latine rejoint ainsi d'autres pays, tels l'Australie, l'Inde et l'Afrique du Sud, qui remettent en question ces mécanismes d'arbitrage. D'autres rencontres auront lieu dans le cadre de ce partenariat qui deviendra permanent, afin, entre autres, de mettre sur pied des instances d'arbitrage parallèles pour les pays d'Amérique latine, région particulièrement visée par les poursuites d'entreprises transnationales.

## FEMMES ET MINISTÈRES

En réponse à «l'insoutenable timidité des évêques canadiens» sur la question des femmes en Église, lors du synode romain d'octobre 2012, le réseau Femmes et Ministères a récemment émis une proposition pour que la Conférence des évêques catholiques du Canada tienne une commission sur la question des ministères dans l'Église d'aujourd'hui. Parallèlement, le réseau demande aussi que le pape convoque un synode extraordinaire sur la question. Cette double

initiative locale et internationale, à laquelle les femmes seraient appelées à participer activement, fait suite à des demandes restées sans réponse visant à permettre dans l'immédiat l'accès des femmes à différents ministères, notamment au diaconat permanent. Renseignements: <femmes-ministeres.org>.

## RECTO VERSO

Les archives complètes du magazine *Recto Verso* (1997-2004) sont désormais disponibles en ligne, dans la collection numérique de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Elles viennent compléter une importante collection qui remonte à 1951, date à laquelle le magazine a été fondé par les pères oblats. D'abord appelée *L'Action catholique ouvrière*, la publication a changé de nom plusieurs fois, suivant l'évolution et les préoccupations de la société québécoise. Les oblats quitteront la direction de la revue dans les années 1980, et c'est en 1997 qu'elle devient le magazine d'information alternative *Recto Verso*. Malgré ses nombreuses transformations au fil du temps, la publication a conservé jusqu'à la fin son ancrage à gauche et son intérêt pour les luttes sociales et populaires. Consulter: <banq.qc.ca/collections/collection\_numerique>.

Notre prochain numéro : **Mourir**  
dans la trilogie : vieillir-mourir-naître

**Cahiers de spiritualité ignatienne**  
3 numéros par an

*La spiritualité en dialogue avec la culture contemporaine*

(418) 653-6353  
cahiersi@centremanrese.org  
www.centremanrese.org



# Les souliers du pape

VÍCTOR CODINA, S.J.

La démission de Benoît XVI, la période de vacance qui l'a suivie, puis l'élection du pape François, le 23 mars dernier, ont donné lieu à une abondante couverture médiatique. Même les plus séculiers des grands médias ont consacré un espace important à des nouvelles sur l'Église catholique, sur le pape sortant, les *papabili* (leur âge, leur provenance, leur inclination) de même qu'au nouveau souverain pontife. Dans bien des cas, les commentaires étaient tout à fait anecdotiques et superficiels: comment s'appellera désormais Benoît XVI et quels habits revêtira-t-il? Pourra-t-il continuer de porter ses souliers rouges ou devra-t-il user ses souliers bruns, fabriqués par un artisan cordonnier mexicain?

C'est sans compter les intrigues internes de la curie vaticane et les scandales financiers l'impliquant qui ont refait surface, de même que la question des abus sexuels commis sur des enfants par des membres du clergé catholique. L'Église s'est trouvée ébranlée par cette charge de sensationnalisme. Mais tout ce folklore médiatique reflète-t-il vraiment l'image de l'Église d'aujourd'hui? Est-ce vraiment l'image que les catholiques renvoient au monde?

Heureusement, les médias sociaux ont permis de faire circuler des articles plus sérieux et éclairants sur la tâche et les défis qui attendent l'Église contemporaine, notamment sur le profil recherché du futur pape, la nécessité de revenir aux recommandations du concile Vatican II et à une Église des pauvres, ou encore sur la décentralisation des structures ecclésiales. D'autres articles ont également soulevé des questions comme la participation du peuple de Dieu à l'élection des évêques, la démocratie au sein des instances de l'Église, la fin du célibat obligatoire pour les membres du clergé, l'ordination des femmes, la ré-

vision de la morale sexuelle et matrimoniale, l'œcuménisme et le dialogue interreligieux ou encore l'ouverture aux enjeux écologiques, entre autres.

L'élection du pape François a quant à elle soulevé une vague de commentaires positifs et remplis d'espoir, et ce, non seulement en raison du fait qu'il soit latino-américain ou même jésuite. Ce qui attire l'attention, c'est en effet son parcours marqué par la proximité avec les pauvres, sa sobriété et son

Le pape nous réserve sans doute des surprises qui iront plus loin que ce que laissent entrevoir les manifestations pour le moment davantage symboliques de son style de direction.

humilité – lui qui vivait dans un modeste logis d'un quartier populaire de Buenos Aires et se déplaçait en autobus. Son souci pour les membres du clergé en situation difficile, son opposition au gouvernement argentin actuel ou encore sa solide formation et sa profonde spiritualité ont également été soulignés.

Plusieurs de ses premiers gestes en tant que pape ont d'ailleurs été salués: le fait qu'il demande au peuple de prier pour lui et de le bénir, lors de son premier discours; le choix d'appeler les gens «mes frères» et «mes sœurs» plutôt que «mes enfants»; celui de se présenter simplement en tant qu'évêque de Rome; son souhait de ne pas emménager, pour l'instant du moins, dans le palais pontifical du Vatican; le choix du nom François, aussi, qui traduit un souci de pauvreté et d'amour des pauvres, ou encore ses vœux d'harmonie avec l'ensemble de la Création. Les thèmes de ses premiers messages se démarquent ainsi par leur simplicité et leur profondeur: la miséricorde et l'altruisme, l'appel à rejoindre et à côtoyer ceux qui se trouvent en périphérie, de même que le souci du dialogue et le retour à Jésus et à la Croix. Le nou-

veau pape ne porte pas des souliers rouges; il garde les souliers noirs qu'il usait dans les rues de Buenos Aires et que son cordonnier raccommo- dait. Aussi, nous réserve-t-il sans doute des surprises qui iront plus loin que ce que laissent entrevoir les manifestations pour le moment davantage symboliques de son style de direction.

Cela dit, malgré l'espoir suscité, on constate au sein de grands secteurs de l'Église (et pas uniquement chez les commentateurs des grands médias), un manque de formation théologique et ecclésiale pour juger du rôle de l'évêque de Rome en convivialité avec le peuple de Dieu. On identifie volontiers l'Église à sa hiérarchie cléricale, elle-même identifiée au pape et à la curie vaticane. On exagère les nouvelles provenant de la curie et on accorde une place surdimensionnée à la figure du pape («Dieu sur Terre», «Chef de l'Église», «Vicaire du Christ», etc.), alors que ce dernier est simplement l'évêque de Rome, successeur de Pierre dans sa mission de garder l'unité de la foi dans l'Église universelle. On oublie trop souvent que ce sont tous les baptisés qui forment l'Église, qui est le peuple de Dieu, communauté des pèlerins de Jésus de Nazareth, lieu de présence (non exclusive mais significative) de l'Esprit. On oublie trop souvent, aussi, que Jésus était un charpentier de Nazareth qui fut exécuté par l'Empire romain, que Pierre a été tout à la fois nommé «Pierre fondamentale de l'Église» et «Pierre de scandale et Satan».

Ne devrions-nous pas délaissier le Vatican, avec tout son appareil baroque d'État si loin de la réalité que vit la grande majorité de l'humanité appauvrie... et retourner là où elle se trouve (Mathieu, 28,6)? Car c'est là que le Seigneur ressuscité continue de se manifester aujourd'hui, et où Pierre ne porte ni des souliers rouges, ni bruns, ni noirs, mais de simples sandales de pêcheur. ●

L'auteur, jésuite, est professeur émérite de l'Institut des études théologiques de l'Université catholique bolivienne de Cochabamba



## STELLARIUM

«L'impensable est la seule image qui puisse satisfaire celui qui la contemple.»

FRANÇOIS JACQMIN

Comme n'importe quel être, fragment de terre, j'attends: ce qui revient à sectionner le temps, à le sélectionner selon un plan dicté par le besoin de faire arriver à tout prix quelque chose ou quelqu'un. Négliger le présent, c'est l'empêcher de nous traverser alors qu'il nous imprègne avant toute volonté. Il s'agit moins d'être de son temps que d'être du temps du temps. Pour paraphraser un dicton amérindien concernant la Terre: le temps ne nous appartient pas, nous appartenons au temps. Et même, nous ne sommes qu'un des appartements du temps, un appartement nomade et sans cesse en train de se métamorphoser. Il n'y a qu'un seul art, c'est l'art de vivre. Et je crois que tout artiste travaille surtout quand les autres ne travaillent pas ou veulent se reposer de leur emploi. Plus intimement, je suis persuadé que tout artiste est fondamentalement travaillé par ce que les autres n'ont pas le temps de travailler: le temps.

S'il y a une seule vitesse à laquelle j'aimerais aller, c'est celle qui me permettrait de me maintenir exactement sous l'étoile la plus proche; quitte à en cramer plus vite encore et à vouer à l'oubli le rythme circadien. Cela ne se pouvant pas, je vais donc lentissimement, toujours en retard sur la lumière solaire.

Si une orange peut azurer l'air, le flegme de la Terre peut-il apaiser les frénésiaques? Face aux patientes dérives tectoniques des sols où nous posons et reposons nos orteils, nous ne sommes que des épiphénomènes épisodiques. Le peu de compréhension des choses que l'on peut frôler par l'éclair du temps concédé ne semble pas pouvoir nous guérir de nous-mêmes. Quelle sagesse peut-on tirer de notre inaptitude à se dépêtrer des dimensions manifestes? Le palmipède volant, qui fait sa sieste à l'ombre du mélèze le plus proche, se contrefiche de la question autant que d'une quelconque résolution. Mais quand le boucan de nos gestes s'estompe, l'invisible prend la figure d'une pensée en poudre qu'on laisse s'envoler à la première brise impromptue. Si l'air passe si facilement, pourquoi s'inquiéter de son invitation à l'imiter? Il y a des fois où l'on se dit très clairement: à quoi bon la noirceur de nos fourmillements?

Nous ingérons de la matière autant que nous sommes ingérés par elle. Bref nous ne gérons rien. Nous sommes générés comme nous générons. La matière n'est qu'une manifestation partielle de ce que nous nous croyons aptes à percevoir. Imaginer n'est pas une faculté personnelle: tout interréagit. Il ne s'agit donc pas du comment et pourquoi être. Cela s'agit hors des prévisions disponibles. Le poème ne négocie pas avec le quantifiable; il est suscité par l'inqualifiable qu'il peut lui-même mettre aux mondes. Nous sommes par ce qui est déjà et nous nous inventons par l'insuffisance d'être autre que ce qu'on nous dit être. Désobéir, c'est se pousser hors soi et se laisser attirer par ce qui nous échappe. Le poème nous invite à nous désin-

toxiquer d'un existentialisme lourdingue. Il n'y a pas que la vie et la mort, le faire et le défaire, le savoir-faire et l'urgence d'être défait. Il y a ce que nous ne pouvons avoir – nous sommes déjà eus. Il y a ce que nous connaissons si nous dénaïssons des limites incorporées.

Aujourd'hui, il n'y a personne au jardin. Seulement des croyances perdues et des carouges en verve, des juncos ardoisés et des mésanges hospitalières qui conduisent, avec un soin naturel, mon soi au soân<sup>1</sup>. Une fine fumée immole l'instant, le temps n'idolâtre rien. D'où sa gloire neutre, inatteignable pour ceux qui ne passent que pour faire d'eux-mêmes un feu énérvé d'éléments incontrôlables. Alors que dans le fond comme en surface, le non-principe coïncide très précisément avec la non-finalité. Ou, plus simplement, quand il n'y a plus de quand qui me tienne par la main.

Toutes pensées penchant vers un «chut!» général, les oiseaux font silence et j'entends l'inimaginable d'un vent immobile. Le bleu du ciel rejoint le vert des arbres par le jaune du soleil. Un jour il n'y aura plus de jour, une nuit il n'y aura plus de nuit. Parfaite égalité où le mot *lumière* sera lui-même devenu obsolète. ●

1. Soân: au Japon, petit pavillon, faisant face à un jardin ou un paysage, conçu pour s'imprégner de la beauté de la nature.

Photo: Gabor Szilasi

## Libérer l'imagination



**JEAN-CLAUDE RAVET**

Le monde autour de nous fourmille d'imagination. La publicité omniprésente ne déploie-t-elle pas tout un arsenal de créativité pour captiver notre attention? Véritable gorgone tentaculaire au service d'un centre mondialisé de production et d'achat. Elle est un rouage indispensable à l'empire du capital qui n'a de cesse de coloniser toutes les sphères de la vie individuelle et collective intériorisant inlassablement une manière d'être, de faire et de penser adaptée à l'*American way of life*.

L'imagination ne chôme pas. Elle exploite le potentiel de la technologie, des technosciences, de l'argent et de leurs miracles à venir. Elle entretient le rêve d'une humanité délivrée de la pesanteur du corps, de la fragilité de la vie, des limites du monde, des scories encombrantes du passé et de la mémoire – une imagination à gage. Pendant ce temps, dans la vie réelle, se généralise le sentiment d'impuissance et de fatalité et se resserre l'étau de la rationalisation économique. Et, aussi paradoxal que cela puisse paraître, plus on nous bombarde d'images évoquant la liberté individuelle, plus se renforce la conception de l'être humain calculateur, égoïste, déraciné, sans attache, et moins il est question de décider par nous-mêmes des orientations et des normes de la société. C'est

le marché tout-puissant qui s'en chargera. La politique devient simple gestion, *management*. La liberté est celle de consommer – et encore faut-il en avoir les moyens –, complètement disjointe de la responsabilité à l'égard des autres, de l'action politique et du devoir de réflexion, de jugement et de compréhension. Nous devenons des fonctionnaires d'une vie superficielle, apathique, anesthésiée, prisonniers d'une logique abstraite, instrumentale, déshumanisante: le mort saisit le vif.

Quiconque conteste cette tyrannie du réel dissimulée derrière le rêve capitaliste est qualifié de dangereux utopiste. Comme si la démesure économique et technoscientifique – et sa règle d'or: «tout ce qui est techniquement possible doit être réalisé» – n'incarnait pas une utopie destructrice étendue à l'échelle planétaire et de moins en moins dissimulable: le train emballé du «progrès» sapant les bases de la vie sur Terre, condamnant à l'inhumanité des personnes jetables, superflues, inutiles obstacles à la croissance à tout prix.

Terrible idéologie que celle qui se cache derrière le voile du réalisme et mobilise une imagination aseptisée, formatée, neutralisée, devenue elle-même une supermarchandise du divertissement et de l'abêtissement collectif, huilant un système qui uniformise les comportements pour mieux les modeler à sa convenance. On se

Catherine Rondeau,  
*Le lac*, 2012, photo-  
montage numérique

« L'imaginaire s'articule sur la réalité, en suscite le mouvement, en compose le relief, la vie profonde. Sans lui, le réel ne serait qu'une plaine basse, presque déserte. Il nous invite à rejoindre un monde autrement inaccessible, à figurer les conditions de notre présence. Le poème refuse de laisser les choses telles qu'elles sont. Il va vers l'invisible et consent à l'obscurité qui l'entoure. »

HÉLÈNE DORION, *SOUS L'ARCHE DU TEMPS*

rappellera ce fameux plan du film d'anticipation de Terry Gilliam, *Brazil*, où une auto traverse un paysage bucolique qui se révèle n'être que l'effet de gigantesques panneaux bordant la route, masquant une terre en ruine. N'est-ce pas là ce qu'évoquait le philosophe Walter Benjamin sous le nom de « fantasmagorie du capitalisme » ? L'éblouissement onirique des marchandises et de la technique qui ensorcellent la modernité, dissimulant le règne implacable du capital sur nos vies : la marchandisation généralisée du monde. Au point où l'humanité, disait Benjamin, devient « assez étrangère à elle-même pour réussir à vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de premier ordre ».

Le présent dossier n'abordera pas cet aspect aliénant de l'imagination. Mais il fallait ici l'évoquer pour saisir toute l'urgence et la portée du thème au cœur des grands enjeux de notre époque, de même que sa dimension politique, éthique et spirituelle. Car si l'imagination peut être instrumentalisée pour consolider la résignation à l'ordre établi, elle est avant tout la fidèle compagne de la liberté et de la joie de vivre. Elle célèbre la beauté de la vie et du monde sensible, et élève spontanément, en son nom, des barricades devant les assauts des forces conformistes et coercitives ; elle le fait sous des formes poétiques, romanesques, artistiques, mais aussi politiques et sociales, comme autant d'insurrections de la liberté et d'épiphanies d'humanité. Elle entretient le printemps dans l'hiver des temps sombres et mornes d'une société hallucinée par les fantasmes de la puissance technique et financière. Elle maintient éveillée, sur le qui-vive, cette part de nous-mêmes tombée dans l'oubli ou occultée – et pourtant vitale – sous le fatras des marchandises et les diktats répétés des maîtres.

C'est cette dimension émancipatrice de l'imagination que nous voulons visiter. Celle qui restitue la vie comme projet et le sens comme horizon de l'existence. Celle qui rappelle à l'homme et à la femme le souffle qui les anime, qui rend présent le monde qui les habite et qu'ils habitent – le corps comme « chair du monde ».

L'existence humaine est, en effet, radicalement imaginative. Nous entrons dans le monde assoiffés de sens, de signes et de paroles autant que de lait maternel. Vulnérables, dépourvus de défenses « naturelles », infiniment dépendants des autres durant de longues années, l'imagination pallie notre faiblesse et nous permet de faire face à

la nature. La fragilité est la faille par où s'imisce notre humanité. Nous arrivons à vivre – à survivre – en imaginant, en projetant notre être en avant. En instituant un monde. En nous le représentant. En en parlant. L'humanisation est pour nous un projet vital. L'être humain est dans l'imagination comme un poisson dans l'eau, car son environnement est un monde médiatisé de sens, tissé de fils symboliques et langagiers qui lient historiquement entre eux les êtres, les choses, le sol, la Terre, l'univers. C'est ce que nous appelons la *culture*.

Prendre conscience de cette dimension constitutive de l'existence et de la société oriente nécessairement notre manière de se rapporter à soi, aux autres, au monde. Exister, c'est alors entrer dans le mystère du sens, s'efforcer de le comprendre. Habiter poétiquement la Terre. ●



# L'illusion de la pensée claire

Les métaphores, le langage imagé et l'imagination sont essentiels pour dire le monde dans sa complexité et son caractère souvent impénétrable. Cela vaut aussi pour la science, qui doit éviter de s'enfermer dans des concepts clairs et lisses, au risque d'appauvrir dangereusement notre vision du monde.

## GILLES BIBEAU

«La Bibliothèque (que d'autres appellent l'Univers) est une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible.»

JORGE LUIS BORGES, *LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL*, 1941

Dans un conte taoïste, un sage écrit que les choses situées par-delà ce que nous révèlent nos sens importent tout autant que les perceptions que nous nous faisons du monde, de la vie et de ce que nous sommes. Pour penser clair dans l'ordre cosmique, biologique et humain, il laisse entendre qu'il faut être mû par des images, par des mises en re-présentation du monde, et porté par une vision complexe, mythique autant que poétique, de la réalité. Ce que le mythe et le poème communi-

quent, ce n'est pas la saisie du monde à sa surface et dans son objectivité; c'est, avant tout, l'entrée dans la profondeur même des choses, là où la réalité se déploie dans une complexité telle qu'elle échappe à notre perception et dépasse la capacité de nos concepts et de nos mots à dire ce que sont le monde, la vie et l'être humain.

L'imagination – cette folle fantaisie installée dans le logis de la raison – modifie, il est vrai, la perception qu'on se fait de la réalité, poussant en quelque sorte le travail des sens jusqu'à ses limites extrêmes. L'imagination est néanmoins fidèle, à sa manière bien sûr, à la réalité qu'elle cherche à rejoindre jusque dans ses articulations les plus profondes; elle restitue le monde, imprégné de symboles, de langage, de sens, d'une infinité de signes en le donnant à voir à travers des images. Elle n'invente pas tant qu'elle ajoute du sens. Aux antipodes même de l'abstraction qui donne naissance aux idées, le travail de l'imagination prend appui sur les formes, les sons, les couleurs et la pesanteur des choses tout en ouvrant un chemin vers une transcendance qui est arrachement à l'égard de l'objectivité et dépassement des signes à travers lesquels la réalité se donne à voir.

Si on n'ajoute pas des images vives, vivantes, au grenier – souvent encombré – de notre pensée, là où l'on stocke les idées claires, on risque de s'emprisonner dans une lecture strictement réaliste et objectivante, aussi plate que tronquée, de la réalité de l'univers et de l'humain. Cette lecture se révélera impuissante à dresser le catalogue des liaisons

L'auteur est professeur émérite au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal

## Voyage au cœur de l'imaginaire enfantin

### CATHERINE RONDEAU

Lorsque, vers l'âge de trois ans, ma fille aînée se réveillait paniquée au milieu de la nuit, convaincue que des monstres se cachaient dans les recoins de sa chambre, le meilleur moyen de la rassurer était de chasser les vilaines créatures à grands coups de balai. Quelques années plus tard, quand sa petite sœur a commencé à avoir des terreurs nocturnes, une autre stratégie faisant appel à l'imagination s'est révélée encore plus efficace: placarder des affiches interdisant la présence de monstres autour de son lit. Comme par enchantement, les bêtes effrayantes n'osaient plus s'approcher et nous pouvions tous dormir tranquilles. Ces anecdotes parlent de la puissance de la fonction de l'imaginaire dans la vie psychique des jeunes enfants.

C'est bien connu, l'enfant prend ses croyances pour la réalité. Tout petit, son animisme spontané l'incite à donner

vie à tout ce qu'il rencontre. Ainsi les plantes, les animaux et les pierres discutent et éprouvent, comme lui, des sentiments. Il n'a pas une conscience claire de la séparation entre le réel et l'irréel. En grandissant, il apprend progressivement à discerner les contours du vraisemblable. Un glissement insaisissable s'opère entre la pensée magique et son exploitation apparemment ludique. Car même les enfants ayant atteint l'âge de raison ont l'habitude de s'échapper dans une dimension parallèle où l'impossible se réalise au quotidien. Une fillette s'amuse à imiter un chat; un garçon prend plaisir à s'imaginer voler comme un oiseau; deux jeunes sœurs s'inventent une histoire où leurs parents sont morts... D'où vient cette propension des enfants à s'évader ainsi? Que se passe-t-il de l'autre côté du miroir?

Une clé pour comprendre les mécanismes de la rêverie enfantine réside dans le constat que les enfants usent de leur imagination pour relâcher des tensions intérieures. L'enfance n'est pas un long chemin tranquille. Le fait d'être petit dans le monde des grands entraîne inmanquablement certaines craintes. Le penchant naturel pour le jeu des images intérieures, hors du cadre rationnel, se révèle

L'auteure, artiste photographe, a publié *Aux sources du Merveilleux. Une exploration de l'univers des contes* (Presses de l'Université de Québec, 2011)

Catherine Rondeau, *Mutation*, 2012, photomontage numérique

complexes qui contribuent à former de vastes réseaux de sens entre les choses inertes, vivantes et humaines, lesquelles se font constamment signe entre elles, comme si elles se reflétaient les unes dans les autres à la surface d'un immense miroir. Pour dire ce qu'est le monde, Jorge Luis Borges décrit une bibliothèque avec ses longues étagères de livres dressées le long de murs circulaires, ses galeries hexagonales superposées, reliées par des escaliers en colimaçon, des lampes qui sont « des sortes de fruits sphé-

Sans l'appui des images, des métaphores et des analogies, nous ne pourrions pas penser l'inconnu à partir du connu, le complexe à partir du simple, l'abstrait à partir du concret.

riques » et des glaces qui « doublent fidèlement les apparences ». Depuis que la bibliothèque – le monde – existe, de nombreux lecteurs sont à la recherche du livre qui pourrait donner la clef et le résumé parfait de tous les autres livres. Personne n'a jamais pu mettre la main dessus, note Borges. Ainsi, incertitude et perplexité accompagnent la quête jamais achevée du savoir : c'est là la condition humaine, qui ne peut produire qu'un savoir toujours approximatif et provisoire sur la réalité du monde, que l'analogie poétique de Borges veut traduire.

Sans l'appui des images, des métaphores et des analogies, nous ne pourrions pas penser l'inconnu à partir du connu, le complexe à partir du simple, l'abstrait à partir du concret. C'est l'imagination qui met en jeu cette riche procédure de liaison permettant d'évoquer une chose en

extrêmement bénéfique sur le plan de la construction identitaire. Quand l'enfant joue, c'est du travail. Ses rêveries viennent à la rencontre de ses désirs et les comblent, lui permettant ensuite de mieux composer avec la réalité.

Il suffit d'être attentif aux échappées fantastiques de nos enfants pour nous apercevoir que les scénarios qu'ils construisent traduisent très souvent les sentiments contradictoires qui les habitent dans leur souhait de devenir adulte : le désir de sécurité que procurent les parents ne va pas sans une puissante envie de se soustraire à leurs exigences. Le fait de s'imaginer abandonnés d'eux ou en proie à la dureté du monde permet une gestion des peurs fondamentales, une préparation mentale saine et nécessaire. D'où l'attraction intuitive des enfants pour les histoires de grands méchants loups, qui leur donnent l'occasion de jouer, symboliquement, avec des phénomènes psychologiques troublants et de gagner en confiance. L'imaginaire permet alors un décalage par rapport au réel, éveillant chez l'enfant des résonances affectives qui l'aident à surmonter les difficultés de son Moi en dé-

veloppement et à marcher ainsi d'un pas plus confiant vers sa vie d'adulte autonome.

parlant d'une autre, de faire voyager des images depuis un lieu vers un autre, et d'établir une parenté entre des éléments distants et étrangers du monde. Sans l'imaginaire, nous ne pourrions, en définitive, ni vraiment penser, ni abstraire, ni généraliser, ni dire ce que nous sommes. Mais que sommes-nous donc, au juste? Sans doute serons-nous d'accord pour dire que nous sommes des êtres dotés d'une conscience réflexive, des vivants capables de se représenter la réalité de l'intérieur même de celle-ci, des êtres parlants qui manient l'ironie et la substitution métaphorique, des créateurs de tragédie et des êtres de communication dont la parole, toujours adressée à quelqu'un, exige écoute et réponse.

## ÊTRE DE LANGAGE

L'expression de notre pensée sur le monde, sur les autres et sur nous-mêmes se fait toujours à travers une parole, interrelationnelle et dialogale, qui est au fondement même du vivre-ensemble, de la construction de nos identités et de notre discours sur le monde qui oscille toujours entre science et mythe. La langue que nous employons pour dire la réalité s'enroule dans des systèmes de signes et de sens qui nous enveloppent de toutes parts; et nous y circulons comme l'araignée circule sur la toile qu'elle tisse à partir des fils qu'elle fait naître de son propre corps. Nous habitons le langage. Nous n'en visitons les limites qu'en passant par des jeux de langage : ces échappées disent notre hésitation – jusqu'à nous rendre parfois muets – à évoquer la réalité dans toute sa complexité et sa profondeur.

Avant toute chose, il nous faut écarter la tentation d'affirmer l'existence d'une activité pensante – c'est-à-dire de re-présentation du monde – qui serait indépendante de la langue, de la parole et de l'écriture. Nommer, c'est en effet

veloppement et à marcher ainsi d'un pas plus confiant vers sa vie d'adulte autonome.

Se profile ici un paradoxe : la nécessité de se protéger sous l'aile de ce qui effraie. Apparemment absurde, ce constat atteste la puissance de l'effroi mais révèle surtout la capacité de l'humain, même très jeune, à dialoguer avec ses craintes. Si les enfants tremblent à la perspective de perdre la protection du cocon familial, les parents leur apparaissent trop souvent comme énonciateurs de consignes arbitraires et injustes : « Ne parle pas la bouche pleine. Finis tes devoirs... » La liste d'interdits et d'obligations est bien longue à cinq, dix, quinze ans... D'où l'attrait de la désobéissance et de la fuite, thèmes récurrents de la rêverie enfantine, qui donnent aux jeunes la possibilité de s'affranchir provisoirement du joug des adultes tout en se couvrant d'un manteau d'invisibilité et d'impunité. L'onirisme animalier demeure l'une des formes d'évasion privilégiées. Se glisser dans la peau d'une bête assouvit un désir sporadique d'échapper à soi-même, de se dépouiller de ses traits et tracas humains. Confrontés aux tentatives des grandes

ordonner les choses les unes par rapport aux autres, c'est découper la réalité en fragments et la recomposer à partir d'un système de significations : c'est là un attribut que l'on a longtemps prêté aux dieux, celui de posséder le monde en le nommant. Nos mots disent la réalité en saisissant celle-ci à sa surface; notre raison dissèque cette réalité qu'elle transforme en des objets différenciés de savoir; notre imagination ouvre le champ des connaissances en combinant images et concepts, en établissant des liaisons entre les éléments du monde et en re-globalisant le savoir. Sans imagination, la Lune ne serait pas un « croissant », le soir ne « tomberait » pas sur le jour et la montagne n'aurait pas de « pied »; il n'y aurait pas non plus de « virus » dans nos ordinateurs. C'est aussi par l'imagination que l'artiste imite la nature et la transforme, que les nuages acquièrent la forme d'une allégorie et que le système de similitudes et de ressemblances fait apparaître des assemblages dont la structure échappe à l'observateur coincé dans la pure objectivité.

En faisant de la perception autre chose qu'une simple stimulation sensorielle, l'imagination investit, de part en part, notre expérience sensible. À la pâle transcription des faits et à l'ouvrage de la raison qui tend à recopier le monde, s'ajoute l'imagination qui dévoile la saveur intime de la vie, dans son dehors et son dedans, en racontant que la réalité est une sorte d'alchimie où rien ne se perd et où tout se crée. L'imagination fait ainsi naître une connaissance qui est *an-exacte* plutôt qu'*in-exacte*; elle est fidèle sans qu'elle ne soit jamais une simple photocopie du réel; elle ne trahit pas la vérité de ce qui se donne à voir, mais elle cherche plutôt à exprimer toutes les dimensions, celles-là mêmes qui se cachent au regard. Me revient en mémoire la phrase que

personnes de l'éduquer, de faire de lui un être raisonnable et responsable, l'enfant se réjouit de la part irréductiblement libre de l'animal. De la même manière, le tapis volant, la fusée ou la cape d'invisibilité deviennent des voies de sortie immédiates, hors de la portée des adultes et de leurs sollicitations intempestives. Haltes récréatives et compensatoires, ces voyages imaginaires permettent aux enfants de se fortifier et de mieux faire face à une réalité perçue comme oppressante.

En outre, les jeux imaginaires, tout comme la lecture d'histoires fantastiques, jouent un rôle décisif dans l'épanouissement de l'acuité et de la vivacité d'esprit, en invitant les enfants à élaborer peu à peu leurs propres réponses. Ce dérèglement du réel active la pensée autonome et inventive, permettant ainsi aux enfants de s'exercer à surmonter les difficultés de manière créative, à résoudre les problèmes par le biais de l'imagination – une fabulation indispensable au développement d'un enfant qui, demain, aura à inventer le monde.



Boris Vian met au début de *L'écume des jours*: « Cette histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre. »

Catherine Rondeau,  
*Clair de lune*, 2011,  
photomontage  
numérique

### LES LIMITES DES IMAGES

Comme Platon, je me demande ce qui arriverait à notre pensée si l'image venait à remplacer le concept, si l'*eixon* (icône) se substituait totalement à l'*eidos* (idée). On peut penser que le récit que nous raconterions alors au sujet du monde prendrait des airs de poésie et qu'il s'achèverait sans doute dans le mythe ou dans l'art. C'est à cette dérive potentielle que la pensée de la modernité, celle-là même qui est née avec Galilée, Descartes et Newton, a voulu s'opposer en nous forçant à utiliser des concepts clairs, à recourir à une méthode rigoureuse dans notre étude de la réalité et à remplacer le mythe par la science. De colossales avancées des savoirs ont été rendues possibles grâce à la révolution scientifique de la modernité; par contre, il nous a fallu payer par de grandes pertes nos conquêtes dans le champ des savoirs, où les concepts se sont imposés au détriment des images.

Tout comme les idées ou les concepts, les images ont toutefois aussi leurs limites; elles sont même parfois porteuses de dangereuses dérives. Ainsi, je me suis opposé radicalement à l'usage de l'analogie du programme informatique dans les travaux de biologie moléculaire (*Le Québec transgénique. Science, marché, humanité*, Montréal, Boréal, 2005). Pour moi, l'analogie linguistique me semble plus à même d'exprimer la complexité de la vie, beaucoup plus en tout cas que la métaphore informatique du « programme génétique » qui établit une analogie avec l'ordina-

Tout comme les idées ou les concepts, les images ont toutefois aussi leurs limites; elles sont même parfois porteuses de dangereuses dérives.

teur. Nous devons nous défaire de cette analogie informatique si nous ne voulons pas basculer dans un réductionnisme simplificateur et un désolant déterminisme qui ne peuvent qu'aboutir à une mécanisation de l'humain. Nous ne serions plus que des machines, certes la plus compliquée, mais des machines quand même.

La métaphore du programme génétique risque en effet de faire croire que les processus en jeu chez les vivants sont beaucoup plus simples qu'ils ne le sont en réalité, qu'ils possèdent la même linéarité que les programmes d'ordinateur, avec pour seule différence le volume des instructions qu'il manipule. Les généticiens hésitent encore : les uns voient dans la molécule d'ADN le « programme de l'ordinateur de la vie »; d'autres préfèrent y reconnaître une « grammaire », en reprenant la métaphore de la langue qui s'appuie sur le fait que nous sommes, de part en part, des êtres de parole. Chez ces derniers biologistes, l'étude de la vie intègre, à la fois, la sémantique des métaphores linguistiques et la prise en compte des liens entre la pluralité des niveaux (cellules, tissus, organe, organisme), seule voie permettant de comprendre l'architecture complexe des formes de vie.

La position mécaniciste est clairement héritée de la conception de Newton, de la mathématisation du cosmos et de l'action de forces anonymes (gravitation, thermodynamique, etc.) à sa base. On oublie que les physiciens contemporains nous ont libérés de cette lecture mécanique de la matière et de l'ordre cosmique en introduisant, avec Einstein, la théorie de la relativité (restreinte et générale), le principe d'incertitude avec Heisenberg, et la théorie quan-

tique avec Bohr, Niels et bien d'autres. Aucun physicien n'analyse plus l'infiniment petit (l'atome) et l'infiniment grand (le cosmos) dans un schéma de type newtonien : tout est devenu relatif (relations entre les éléments), la matière est elle-même historique; le cosmos est né, a évolué et il s'éteindra, tout comme la vie. Tout comme l'humain. La métaphore dominante pour dire l'univers n'est plus, depuis près d'un siècle, celle de l'horloge.

Tant les sciences que le parler de la vie quotidienne usent de concepts flous et de métaphores, lesquels ne doivent pas nous faire peur : sans doute n'y a-t-il que quelques partisans de la science classique qui continuent à penser que les concepts doivent être propres, lisses et bien définis. Pour ma part, je crois que la souplesse et la plasticité des concepts sont absolument cruciales pour le travail scientifique : à trop vouloir les préciser, on finit par les rigidifier et par les priver de leurs potentialités explicatives.

Chacune des métaphores est porteuse d'un univers différencié d'interprétation, qu'il s'agisse du cosmos, de la vie, de la pensée ou de la société. Ce n'est pas rien. Elles disent quelque chose de nous-mêmes, de notre manière de nous rapporter au monde et aux autres. Elles tracent la frontière de nos rêves et l'espace des possibles. ●



Catherine Rondeau, *Envol*, 2012, photomontage numérique

# La doublure du monde

L'imagination est constitutive de notre manière de percevoir et d'habiter le monde.

**ÉRIC GAGNON**

*Pour Andrée*

Dans *Les villes invisibles* (Seuil, 1974), Italo Calvino imagine un dialogue entre Marco Polo et le Grand Khan. Le voyageur vénitien décrit à l'empereur des Tartares les cités qu'il a visitées. Il lui parle d'une ville dont la moitié est de pierre et fixe, l'autre moitié démontable, mobile et provisoire; d'une ville entière sur pilotis, avec ses galeries, passerelles et échelles; d'une ville bâtie de manière à se refléter en tous points dans le lac qu'elle borde; d'une ville recouverte d'échafaudages, en continuels chantiers pour ne pas voir débiter son usure et sa destruction; d'une ville où toutes les personnes que l'on croise rappellent un disparu; d'une ville dont le cimetière est sa réplique exacte,

mais souterraine. Et de bien d'autres encore, avec leurs enchevêtrements de ponts, de canaux et d'escaliers, le tracé particulier de leurs rues et le style caractéristique de leurs édifices, les habitudes étranges de leurs habitants, les marchandises que les navires y transportent et qui s'échangent au marché, ce qu'en disent les voyageurs qui y sont allés ou les bergers qui n'osent y entrer, la manière dont elles se présentent à nous venant de la mer, du désert ou de la grande route. Villes rêvées, villes mystérieuses. À chacune, Calvino a donné un nom de femme.

Villes invisibles, parce qu'elles sont bien sûr le produit de l'imagination, de cette faculté qu'ont les hommes et les femmes de se faire une image de ce qui n'est pas là, n'est plus là ou n'a jamais existé. Villes invisibles parce qu'imaginaires, mais surtout parce qu'elles sont aussi, en quelque sorte, bien présentes sans qu'on puisse les voir. Les fables de Marco Polo nous parlent en effet des villes bien réelles que nous habitons, plus exactement des rêves et des désirs qui les animent, de la mémoire et des peurs qui les hantent, de ce qui attire les étrangers ou garde leurs habitants en attente, du dessein qui a présidé à leur fondation, de l'ordre ou du mouvement général derrière la confusion apparente, de ce qui les fait vivre et mourir. Ces villes invisibles sont bien là, elles se profilent derrière nos villes, comme leur fantôme ou leur âme. Villes imaginées certes, mais néanmoins familières parce qu'elles nous disent quelque chose sur les lieux que nous habitons et sur ce que nous sommes.

L'auteur est sociologue et essayiste

## LA MATIÈRE DE TOUTE EXPÉRIENCE

L'art du conteur est de faire apparaître ou entrevoir ces lieux. Il nous faut en effet de l'imagination pour voir le monde que nous habitons, pour percevoir ce qui l'anime et le fait bouger. Pour comprendre un geste, il faut imaginer une motivation. Pour saisir l'intrigue d'un film ou d'un reportage, il faut imaginer les événements qui précèdent les faits relatés ou la culture du milieu dans lequel évoluent les protagonistes. Pour saisir une confidence, il faut se représenter les sentiments de la personne. Pour donner une unité à notre propre vie, il faut se donner un projet, un destin ou une vocation, qui en relie toutes les dimensions. Il faut de l'imagination pour remplir les vides et les silences de notre existence, un peu comme le font les historiens avec l'histoire, dont ils doivent imaginer de larges pans, compléter les « trous », à partir de ce qu'ils savent ou de leur propre expérience. Il en faut pour rapailler les événements et trouver un fil conducteur entre eux, pour réunir et donner une signification aux multiples perceptions que nos sens recueillent à chaque instant. Il faut beaucoup d'imagination pour vivre dans le réel.

L'imagination sert non seulement à se projeter ailleurs, dans l'avenir ou dans un autre lieu, mais à être présent dans





Catherine Rondeau,  
*La petite fille aux  
allumettes*, 2011,  
photomontage  
numérique

le monde. Elle ne nous projette pas seulement hors de nous, dans les représentations, fabulations ou constructions que nous créons; elle anime chacun de nos gestes, chacune de nos pensées; elle est dans nos multiples façons d'être, de bouger, de sentir. Circuler tout simplement dans une rue requiert notre imagination. Trier et assembler les multiples perceptions (visuelles, sonores, tactiles, olfactives et gustatives) en déambulant à la recherche d'un restaurant ou en léchant les vitrines, implique un travail de l'imagination, qui retient certaines images et les associe à d'anciennes perceptions pour leur donner un sens et une valeur. Les fantômes qui peuplent une mémoire font préférer ou éviter des lieux. Un paysage est lu avec un souvenir d'enfance, qui sert de point de comparaison et met en perspective ce qu'on a sous les yeux. Chacun transporte ainsi avec lui tout un imaginaire qui oriente sa vision et ses mouvements. À chaque coin de rue, l'imagination est mise en branle: on se demande ce que peut penser ce vieil homme debout sur le bord de la porte, ce que le sourire de cette jolie passante pouvait signifier («s'adressait-il à moi?»), ou ce qui se cache derrière les fenêtres closes. On devine la chaleur étouffante qu'il doit faire l'été dans les mansardes des toits ou ce qu'un groupe d'hommes gesticulant mais inau-

dibles peuvent bien se dire. Le récit qui sera fait plus tard de ces déambulations va mobiliser lui aussi l'imagination, afin de le rendre compréhensible aux autres, intéressant, voire surprenant: un style de narration sera choisi, une forme donnée aux événements, avec des descriptions, des attentes, des surprises et des déceptions. En réorganisant ainsi l'espace, en sélectionnant les souvenirs, en amplifiant ou en omettant des détails, on reconstruit la ville parcourue.

Même l'œil du voyageur qui se rend pour la première fois dans une ville anticipe ce qu'il va voir à partir des images déjà vues, des romans lus, des cartes postales reçues ou des récits entendus. Ces représentations préalables guident le regard, déterminent les lieux où il croit devoir se rendre, le chemin à suivre et le temps requis, les obstacles ou les ralentissements possibles. Son imagination lui permet de «voir venir» comme on dit si bien. La ville est imaginée avant d'être perçue, et si l'anticipation est démentie, il faut là encore faire appel à l'imagination pour déchiffrer l'inattendu, le comprendre et l'intégrer à la représentation d'ensemble de la ville. On ne découvre jamais rien d'un œil vierge, tout est regardé à travers le prisme de notre imagination. Un peu à la manière d'un manteau, notre expé-

rience sensible est *doublée et renforcée* de représentations qui la complètent, en relient les différentes parties, l'ajustent à notre personnalité et notre situation. En tous lieux, nous traînons avec nous cette doublure d'imaginaire avec laquelle nous percevons et habitons le monde.

## NOTRE MODE D'ÊTRE

Notre imagination, de surcroît, est stimulée constamment par de nouvelles images: la publicité omniprésente ou les couvertures de magazines, qui nous parlent de ce que nous ne sommes pas ou nous ne ferons jamais; qui nous proposent des utopies sous la forme d'aspirations professionnelles, familiales et matérielles; les étalages des marchés avec leurs épices, tapis, tissus et bijoux, et tout ce qu'ils recèlent d'exotisme; les graffitis ou les sans-abri qui viennent briser l'image trop parfaite des lieux en introduisant une lézarde dans notre imaginaire trop lisse, un doute dans notre bonheur; les déchets et leurs odeurs, qui font faire des détours, brouillent la représentation idéalisée ou confirment les craintes. Et tant d'autres images encore. Toutes ces images et perceptions nouvelles qui naissent de l'expérience de la ville transforment imperceptiblement notre manière d'être et de réagir à ce qui nous arrive ou nous sollicite directement. Elles nous racontent nos joies, nos pertes, nos espérances et nos renoncements, tout en modifiant notre façon de les percevoir. Si nous projetons notre imaginaire sur la ville, celle-ci en retour nous en propose un qui fournit son lot de nouvelles images avec lesquelles nous nous regardons et déchiffrons, ou encore nous nous projetons; un imaginaire sans lequel on ne pourrait se voir ni se comprendre, qui fait surgir de la nouveauté, des doutes et des questions pour lesquels il faut donner une signification ou trouver une réponse. L'imagination n'est pas pure création de l'esprit: elle naît de notre expérience sensible et y retourne, pour ainsi dire, en modifiant notre perception.

Il en va ainsi de toutes nos expériences: notre imagination anticipe, relie, fait bifurquer, organise, ouvre des possibles. Dans l'érotisme, le sensible et l'imaginaire s'épousent si étroitement qu'on ne peut les démêler. La faculté de se représenter ce qui n'est pas immédiatement perceptible par nos sens est essentielle dans la séduction, où les feintes, les dissimulations et les mystères ont leur part; elle est essentielle dans la prise en compte du désir et du plaisir de l'autre, dans la reconnaissance même de son propre désir. Devant le voile, le silence et la pudeur, elle enrichit notre sensibilité corporelle, l'excite ou l'apaise, mais plus encore la nourrit de l'expérience de l'autre dans laquelle on se projette en l'imaginant. Point d'empathie ou de pitié, de compassion ou de répulsion, d'admiration ou d'amour sans imagination. L'éthique repose précisément sur la croyance que la vie ne se réduit pas à ce qu'on en voit, et le politique, sur la projection imaginaire d'un monde

idéal, d'une vie autre. Dans les mythes, les romans, les spéculations philosophiques ou les théories scientifiques, l'imagination déploie toutes ses ressources pour parvenir à figurer l'infigurable: les origines de l'Univers, l'histoire des civilisations, le destin d'un individu. Une expérience proprement humaine a toujours un caractère poétique, puisqu'il s'agit d'assembler ou de combiner des images et des signes pour produire des représentations et des significations toujours renouvelées et parfois inattendues. Sans imagination notre vie aurait bien peu de consistance. Pour tout dire, nous ne tiendrions pas debout.

L'imagination n'est donc pas quelque chose qui se surajoute après coup à notre expérience, ni un voile qui la recouvre, l'obscurcit ou la fausse, mais ce qui relie les

Une expérience proprement humaine a toujours un caractère poétique, puisqu'il s'agit d'assembler ou de combiner des images et des signes pour produire des représentations et des significations toujours renouvelées et parfois inattendues.

dimensions de cette expérience. On ne peut être dans le monde sans d'abord et continuellement l'imaginer. L'imagination est notre mode d'être. Elle nous permet de donner forme au monde, et ainsi de se former, de donner une forme à sa vie. Toujours elle nous projette vers ce qui n'est pas présent en raison de cette absence qui est au centre de notre vie et vers laquelle nous tendons: désir, questionnement, tout ce qui se dérobe à nous. Constamment mise en mouvement, il faut même la réfréner si on ne veut pas être submergé et paralysé par des représentations délirantes et inquiétantes de menaces, de complots ou de rumeurs; si l'on ne veut pas non plus se laisser enfermer dans de belles représentations où toutes les questions trouvent leur réponse et les événements leur explication, où il n'y a plus de place pour le doute, les démentis, les surprises. L'imagination est portée à la fois par le désir d'ouvrir les portes et celui de les refermer.

Les hommes et les femmes n'ont ainsi cessé de recourir à leur capacité de se représenter ce qu'ils n'ont pas connu et ne pourront jamais connaître, ce qu'ils ont connu et ne peuvent retrouver, ce qu'ils croient connaître mais qui leur demeure pour une large part inconnu. Leur puissance fabulatrice leur est nécessaire simplement pour voir et entendre. Et s'ils ont le bonheur de lire un ouvrage comme celui de Calvino, ils s'apercevront qu'il y a encore bien d'autres choses à voir. L'imagination d'un autre enrichit la leur et, par là, change jusqu'à leur perception du monde. ●

# Par-delà sagesse et folie

La foi est sœur de l'imagination et de la raison. Loin de s'opposer à elles, elle est leur compagne dans l'existence, une façon d'appréhender le mystère inscrit dans la chair du monde.

**SYLVIE GERMAIN**

«C'est assez fait si, toute notre vie durant et dans un grand insu, nous avons cherché sans l'éventer l'essence des choses, comme un parfum.

[...] La poésie véritable ne complique pas le réel: elle le découvre, elle le constate pour en décrire instantanément l'évidente simplicité.»

FRANÇOIS CASSINGENA-TRÉVEDY, *ÉTINCELLES*

L'auteure, essayiste et romancière, a publié, entre autres, *Rendez-vous nomades* (Albin Michel, 2012)

L'imagination a longtemps été tenue en suspicion tant par les philosophes que par les théologiens. Certaines formules condamnatoires sont célèbres, telle celle de Pascal la traitant de «maîtresse d'erreur et de fausseté», ou celle de Malebranche la taxant de «folle du logis, et qui se plaît à faire la folle». Mais il en va de cette fonction fabulatrice comme de toutes les autres facultés de l'esprit humain: tout dépend de son fonctionnement, de sa capacité à se réguler, à s'inscrire dynamiquement, et non despotiquement, dans l'ensemble des facultés cognitives grâce auxquelles nous appréhendons la réalité et tentons de l'explorer jusque dans ses marges les plus reculées.

La foi, l'imagination, la raison: ces trois mots ne sont pas inconciliables, à condition que l'on renonce à certains préjugés, tant ceux visant la croyance en Dieu que ceux en défaveur de la puissance imaginative ou des capacités de l'intellect.

Il est important, et salutaire, qu'en notre logis cérébral s'active une folle qui se plaise à introduire un peu de fantaisie, à déranger l'ordre trop strict instauré par la raison, à repousser les limites fixées par le bon sens. Le monde est trop ample, trop tortueux et obscur pour que la raison aille seule à sa rencontre: elle a besoin de la compagnie de l'imagination, plus fantasque et audacieuse, pour franchir certaines frontières, s'aventurer dans les zones d'ombre, découvrir des détails, des liens insolites et des jeux de résonances non perceptibles à première vue, non recevables par l'entendement trop épris de logique. «Ce qui est, est plus que ce que l'on voit, écrit Abraham Heschel. Ce qui est, est lointain et profond. L'être est mystère. [...] Le monde du connu est un monde inconnu.» Et il précise que «le mystère est une catégorie ontologique<sup>1</sup>».

Dieu est le nom par excellence du mystère, et celui de la suprême illusion pour ceux qui en nient l'existence. Si on ne peut révoquer le monde dans sa matérialité et sa factuelité sans distordre, voire congédier sa propre raison, on peut très bien en revanche nier l'existence de Dieu sans porter atteinte à la raison. Certains penseurs estiment même que l'athéisme, ou au minimum le scepticisme, est une marque de saine intelligence, et qu'au contraire la croyance en Dieu est le symptôme d'une certaine déficience intellectuelle – pire, «une démence ordinaire», ainsi que la qualifie le philosophe Nicolas Grimaldi dans un ouvrage portant ce titre. «Si on définit l'intelligence comme la faculté d'adaptation à l'action, la foi est le contraire de l'intelligence. Indifférente au monde, la foi est en effet une croyance dont l'unique fondement est notre volonté de donner réalité à ce qui n'en a pas. Sans rien vouloir entendre, aveugle à toute expérience, elle se constitue comme une inadaptation délibérée au réel. C'est ce qui en fait une démence ordinaire<sup>2</sup>.» Cette condamnation de la foi réduite à une inflammation suraiguë de l'imagination est sans appel; ce n'est pas la faculté d'imaginer qui est ici critiquée, mais son dévoilement.

Mais la foi n'est pas davantage le fruit vénéneux d'une imagination troublée, pervertie, qu'elle n'est ennemie de la raison. Quand elle le devient, ainsi qu'il arrive dans les emportements et pétrifications propres aux fanatismes religieux, elle cesse d'être ce qu'elle prétend pourtant, et avec véhémence, être, à l'instar d'un amour qui se défigure et n'est plus digne du beau nom dont il se pare dès qu'il se laisse enivrer de passion, dévaster par la jalousie, étourdir de violence.

\* \* \*

«Ne pense pas tout, mais donne beaucoup à penser; que ta pensée, nombreuse et infime à la fois, scintille simplement comme le sable de la grève et les étoiles du ciel; qu'elle soit ce peu de poussière auquel se mêle beaucoup d'océan, ce peu de lumière auquel se mêle beaucoup de nuit...»

FRANÇOIS CASSINGENA-TRÉVEDY, *ÉTINCELLES*

La foi, l'imagination, la raison: ces trois mots ne sont pas inconciliables, pas du tout antagonistes, à condition que l'on renonce à certains préjugés, tant ceux visant la croyance en Dieu que ceux en défaveur de la puissance imaginative ou des capacités de l'intellect.

«Deux excès: exclure la raison, n'admettre que la raison.» La justesse de ce constat lapidaire émis par Pascal demeure intacte si on substitue le mot imagination à celui de raison. L'une ne va pas sans l'autre, sinon elle boite, ou tourne vite en rond.

La patience, la rigueur, la minutie du travail conceptuel, critique, discursif et discernant accompli par la raison, la



« sage et sensée du logis », sont indispensables à la marche de la pensée, y compris celle se donnant Dieu comme « objet » de réflexion. Mais aussi acérée et subtile soit la raison, elle n'est pas suffisante, elle n'a pas accès à tout, pas accès au tout mêlé de rien du réel, au mystère inscrit dans la chair du monde, diffus dans le souffle du temps. Elle reste et s'active, la raison raisonnante, dans le domaine où elle se reconnaît droit et compétences d'exercice, elle sait qu'elle perd sa légitimité au-delà du champ du phénoménal, de l'expérimentable, du démontrable. Sa force et son efficacité sont dans le respect de son champ d'application, et elle n'a pas à condamner ce qui la dépasse, seulement à s'en étonner et à questionner les réponses suggérées par d'autres voies de la pensée.

L'imagination, elle, se joue des frontières, elle fait science buissonnière, elle braconne sur les territoires du connu autant que dans les contrées de l'inconnu où elle flâne, extravague, rêve éveillée, fouille dans les angles morts, glane des traces, des éclats de savoir qui peut être gai autant que tragique, des presque-rien qu'elle transforme en idées insolites, en images qui se révèlent mirages ou merveilles, c'est selon. Elle flaire le monde, elle joue avec, elle le regarde avec des yeux de libellule qui réfléchissent le visible en un jeu d'innombrables miroirs, elle le scrute avec des yeux de félin qui voient dans la pénombre, décèlent des remue-ménages dans l'invisible. Toutes ces glanures, ces bribes de découvertes, elle les confie à la raison censée savoir en tirer profit, ou qui les rejettera, après examen, tri et évaluation. L'imagination n'est pas qu'une semeuse d'illusions et de

faussetés, elle est bien davantage une pourvoyeuse d'intuitions, d'inspiration. Elle offre à profusion « matière » à penser.

Ni exclusion ni exclusivité à pratiquer, donc, mais complémentarité à instaurer entre ces deux facultés inventives que sont la raison et l'imagination – au double sens du mot « invention », à savoir : découverte et mise à jour de quelque chose qui existe mais demeurait caché, enfoui, perdu, oublié (*Inventio Sanctæ Crucis*, fête qui commémorait la découverte des reliques de la Sainte Croix; invention par un explorateur d'un trésor, de vestiges...) et création, innovation, trouvaille, inspiration (fiction, fable, mythe).

La foi ne s'oppose pas plus à la raison qu'elle ne se confond avec l'imagination dont elle serait un produit particulièrement extravagant, voire « dément »; elle se nourrit de l'une et de l'autre, elle s'approfondit en partie avec leur soutien, mais elle les précède et les excède toutes deux. Elle trouve sa source et son élan ailleurs. Elle est une intuition fondamentale, ou, plus exactement, un don que l'on intuitionne et que l'on invente en l'exhaussant du fond de soi où il était déposé, proposé, en attente.

La foi n'est ni sage ni folle et cependant l'une et l'autre; elle se situe en marge de ces catégories, en-deçà, au-delà. Elle défie la raison, elle la met à l'épreuve, tout en exigeant de faire alliance avec elle; la théologie spéculative porte haut et loin cette exigence. Elle pousse à bout l'imagination, elle l'épuise et la relance sans fin; les écrits des mystiques témoignent de cette prodigalité éperdue.

« Et puis, ayant donné, efface-toi : c'est assez si, de ce peu que tu as donné, d'autres s'élancent à l'infini. »

FRANÇOIS CASSINGENA-TRÉVEDY, *ÉTINCELLES* ●

Catherine Rondeau,  
*Les bulles*, 2011,  
photomontage  
numérique

1. A. Heschel, *Dieu en quête de l'homme. Philosophie du judaïsme*, Paris, Seuil, 1968.

2. N. Grimaldi, *Une démente ordinaire*, Paris, PUF, 2009, p. 119.

# Utopistes contre réalistes

Devant l'emprise d'une conception gestionnaire et policière du politique, il est important de rappeler le pouvoir émancipateur de l'imagination.



politique – le fameux machiavélisme. Certes, en écrivant *Le Prince*, en 1513, l'intention de Machiavel était bel et bien « d'écrire des choses profitables à ceux qui les entendront », opposant aux « républiques imaginaires qui ne furent jamais connues pour vraies » l'analyse de ce qui se fait plutôt que celle de ce qui devrait se faire (*Le Prince*, chapitre XV). Mais s'agissait-il de plaider en faveur d'un réalisme opportuniste, contre une utopie irréaliste? Ce n'est évidemment pas ce que suggère Machiavel et j'ajouterais même ce qu'aucun homme ou aucune femme politique véritablement soucieux de la chose publique ne revendiquerait. On appelle *imagination* la faculté de créer, non par *reproduction* d'images de *ce qui est*, mais par *production* d'images de *ce qui pourrait être*. Or, ce qui pourrait être n'est pas forcément ce qui devrait être. L'imagination est soit un art des possibles susceptibles d'être réalisés, soit un art des impossibles qui défient et déjouent toute réalisation, mais éclairent le possible d'une lumière sans laquelle le « faisable » n'est qu'aveuglement aux enjeux et renoncement aux promesses. On commence à penser quand on se soustrait à l'évidente nécessité des choses; et qu'on la renverse pour inventer du nouveau. Telle est aussi la leçon machiavélienne.

Le réalisme est désabusé et résigné; l'utopie, désillusionnée et libératrice. Puissance de désillusion, l'imagination l'est parce qu'elle délivre de l'obsession du prétendu « réel ». En se réclamant du réalisme le plus sérieux – se soumettre au faisable plutôt que de rêver à l'impossible –, la *realpolitik* est en réalité la forme accomplie et déniée de l'illusion. Comme les prisonniers enchaînés au fond de la caverne platonicienne, les réalistes ne voient que les images qui défilent sous leurs yeux. Ces images-là ne sont pas le fruit de leur imagination, tout entière stérile: ce ne sont que de pauvres apparences qui miroitent devant leurs yeux et qu'ils prennent – là est l'erreur – pour la réalité, mais aussi – là est l'illusion – pour objet de leur désir. Incapables d'imaginer ce qu'ils ne sauraient voir, les réalistes ne désirent que ce qu'ils voient. Faisant de l'apparence l'objet de

## ETIENNE TASSIN

L'auteur, professeur de philosophie politique et chercheur au Centre de sociologie des pratiques et représentations politiques de l'Université Paris Diderot, a publié, entre autres, *Le maléfice de la vie à plusieurs. La politique est-elle vouée à l'échec?* (Bayard, 2012)

Catherine Rondeau, *Objectif Terre*, 2013, photomontage numérique

On oppose ordinairement la *realpolitik* – sérieuse, responsable, pragmatique et efficace – à l'utopie, rêveuse et insouciant, imaginative certes, mais inappropriée aux solutions politiques qu'un monde aujourd'hui globalisé exige en raison de concurrences économiques contraignantes, de pressions géopolitiques incontournables, de menaces écologiques inévitables. L'heure n'est pas à l'imagination. Ou alors celle-ci doit être uniquement au service des moyens et des solutions, non des perspectives et des évasions. Car il y a deux ordres de l'imagination: soit celle-ci est servile, employée à résoudre des problèmes qu'elle n'a pas créés mais que la réalité nous impose; soit elle est libre, si sa grâce d'inventer est illimitée et si la projection des possibles n'est imposée par aucune nécessité ni circonscrite aux frontières du faisable. Dans le premier cas, l'imagination est instrumentale; dans le second, elle est émancipatrice. Si le premier se rapporte davantage à la sphère économique, le second est certainement politique.

## UN RÉALISME DESTRUCTEUR

On a souvent recours à Machiavel, le fondateur de la science politique moderne, pour justifier le réalisme en

leur désir, ils prennent la consommation de ces images sans imagination pour l'effectuation du réel. Ils ne désirent que ce qu'ils voient, et ne voient que ce qu'ils peuvent consommer. Le consommable est le faisable, et vice-versa.

Cette posture est celle du néolibéralisme planétarisé. Consommons le monde! C'est-à-dire les apparences auxquelles, par défaut d'imagination, par souci d'efficacité et par cupidité, on le réduit. Ainsi le monde est détruit par le réalisme. Lequel ne laisse derrière lui que des immondices, ces déchets de la consommation, pour prix des profits que la course aux gains et à la suprématie génère. À ceux qui font profession de réalisme, qu'il reste encore ici et là un monde humain, c'est là un dommage collatéral. Aux autres qui imaginent, au-delà de l'implacable réalité, au-delà des images qui poussent à la consommation, et qui rêvent le monde au lieu de le consommer, à ceux-là est promis un *monde*: le monde que nous habitons, un monde *commun* libéré des fantasmes de l'efficacité et de la rentabilité. Ce qui fait défaut au réaliste – et ce manque le tient en servitude –, c'est la puissance imaginative du désir qui corres-

Il n'y a sans doute pas de plus dangereuse illusion en politique que de circonscrire la demande au seul domaine du faisable. De cela, les forces de l'ordre se chargent avec succès.

pond à ce qu'Ernst Bloch a nommé *l'excédent utopique*. Imaginer, c'est voir en excès du vu, désirer en excès du désiré, penser en excès du concevable. L'imagination utopique est excessive, elle imagine plus que le représentable et désire plus que le souhaitable: elle invente l'impossible, l'irréalisable, et le rend désirable sans pour autant rendre sa réalisation nécessaire ni même souhaitable. Le monde rêve à plus que ce à quoi l'ingénierie capitaliste lui fait croire qu'il a droit. L'humanité a le droit de ne pas rester prisonnière de cette fiction d'un réel fini et contraignant. «Il suffit pour ça d'un peu d'imagination», chante Charles Trenet.

Les discours, doctrines et programmes qui se prévalent de réalisme ou de pragmatisme invoquent le principe de réalité en renvoyant les désirs excédents au principe de plaisir. Cette ordinaire protestation anti-utopique est en réalité antipolitique. Car elle repose sur le préjugé que la politique serait l'art d'imposer l'obéissance au peuple, couplé à celui d'administrer sagement la société. Mais cette représentation, pourtant ordinaire et répandue de la politique, confond le gouvernement avec un état-major d'armée et le conseil des ministres avec un conseil d'administration d'entreprise. Elle oublie que la politique est avant tout l'ensemble des actions par lesquelles des peuples prennent en charge collectivement leur liberté et leur souci de l'égalité ou de la justice. Cette conception entretient ainsi une double illusion courante sur le politique: d'une part, que la politique est affaire de *domination*, de pouvoir exercé sur des individus, des groupes ou des institutions

afin qu'ils obéissent et, d'autre part, que la politique est affaire de *gestion* des rapports sociaux, d'équilibre ou d'économie entre des forces antagonistes qu'il s'agirait d'harmoniser. Ces deux illusions qui vont de pair transforment la politique en économie des moyens, en simple police, si l'on entend par là, comme à l'époque classique, non seulement le contrôle des populations par les forces de l'ordre mais aussi le gouvernement de la société, sa mise en ordre et en rang qui assure la docilité du peuple par la satisfaction de ses besoins, à commencer par son besoin de sécurité. Le travail policier du gouvernement consiste avant tout à refouler la puissance insurrectionnelle, mal contrôlable, des imaginations et des désirs, dénoncés comme illusoire et dangereux en ce qu'ils excèdent l'ordre établi et brouillent la bonne distribution des places et des fonctions au sein d'une société «bien ordonnée».

#### DEMANDER L'IMPOSSIBLE

On devrait reconnaître, à l'inverse, que le politique n'existe qu'en raison même de la dimension utopique d'un désir d'autre chose qui se sait désir de l'irréalisable. Le slogan tant brocardé qui avait fleuri dans la brèche de Mai 68 et qu'on a vu renaître dans celle du printemps érable dit la stricte et heureuse vérité de l'utopie: «Soyez réalistes, demandez l'impossible». Il est en effet bien irréaliste de demander le possible, c'est-à-dire le réalisable: le possible ne se réalise qu'en cessant d'être ce qu'il est. Il n'y a sans doute pas de plus dangereuse illusion en politique que de circonscrire la demande au seul domaine du faisable. De cela, les forces de l'ordre se chargent avec succès. L'imagination utopique, cette manière de demander l'impossible, de désirer l'excédent de tout réel et de s'en tenir à ce désir irréalisable qui fait coïncider le *nowhere* («le nulle part») et le *now-here* («l'ici et maintenant»), enchante le monde réel par le désir lui-même. Elle est la conscience lucide et critique du rêve de toute conscience. Loin de réveiller celle-ci pour la ramener au réel, l'imagination éveille au contraire la conscience à son rêve. Comme l'écrivait Marx à Ruge en septembre 1843: «Depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui suffirait de prendre conscience pour la posséder réellement.»

«Au centre de la politique, écrit Hannah Arendt, on trouve toujours le souci pour le monde et non pour l'homme» (*Qu'est-ce que la politique?*, Seuil, Paris, 1995, p. 44). Le souci pour le monde est porté par une imagination créatrice capable d'inventer plus que ce qui est donné, de sorte que les êtres humains puissent s'émanciper de leur «caverne». «Le souci pour l'homme», assez trompeur en réalité, est un souci d'efficacité dans l'ordre du faisable qui finit par le priver de son monde et donc de sa liberté. On ne peut mieux servir les êtres humains qu'en les laissant imaginer leur monde, car c'est par l'imagination qu'advient un monde qui peut prétendre être un monde humain. ●

# La compagne mystérieuse de l'écrivain

Alliée capricieuse de l'écrivain, l'imagination s'impose à lui et se renouvelle au cœur d'une expérience de création qui est constamment à apprivoiser.

**CLAUDE VAILLANCOURT**

L'auteur, professeur de littérature et écrivain, a publié, entre autres, *Le paradoxe de l'écrivain* (Triptyque, 2003) et *L'inconnue* (Québec Amériques, 2011)

La plupart des écrivains considèrent leur propre imagination comme bien mystérieuse. Pour certains, elle coule de source et se renouvelle constamment; pour d'autres, elle demeure active pendant un nombre limité d'années, puis s'assèche; pour d'autres encore, elle est une matière plutôt rare qui les force à prendre leur vie comme principal sujet de leur œuvre, sous toutes ses facettes et dans ses aspérités. Dans tous les cas, je crois, elle est un miroir qui ne montrerait jamais l'image exacte et attendue de soi qui devrait pourtant apparaître.

L'imagination est aussi une compagne capricieuse, indispensable dans mon cas, qui dicte sa ligne de conduite plutôt que de se soumettre tranquillement aux désirs de

l'auteur. Sa voix dérange, obsède même, elle ordonne et demande des comptes. L'imagination s'accommode mal des contingences de la vie: elle kidnappe notre attention, nous transforme en lunatique et, lorsqu'on choisit de lui accorder l'attention qu'elle demande, elle nous rend moins productif, plus mala-

droit dans les tâches quotidiennes. Elle impose sa cadence et m'a fait comprendre que je ne gagne rien à lui résister.

Avec le temps, j'ai appris à la connaître, ce qui n'a pas été facile. Chaque livre qu'elle me permet d'écrire suit le même processus. Au départ, une ébauche d'histoire surgit à un moment inattendu. L'idée même du récit apparaît avec une brutalité et une sorte d'évidence qui ne cessent de me surprendre. J'ai décrit cette expérience dans un de mes romans, *L'inconnue*: «Rien de plus mystérieux que la naissance de certaines de nos idées. Elles explosent dans nos têtes à même une forme de néant comme un *big bang* microscopique. Impossible d'expliquer leur apparition, d'en retracer le cheminement. J'étais dans la plus grande incapacité d'inventer quoi que ce soit. Et voilà! Quelques secondes plus tard, je savais tout.»

Comme un sujet de roman ou de nouvelle ne survient pas au moment où je le désire, il me faut nécessairement le remiser: d'autres travaux sont à terminer et les occupations de la vie de tous les jours nécessitent toute mon énergie. De toute façon, le sujet qui s'impose est encore trop chétif pour nourrir une véritable histoire, surtout un roman élaboré, avec ses propres règles et un propos convaincant soutenu par une solide colonne vertébrale.

## LE TRAVAIL DE L'IMAGINATION

Cette histoire sagement rangée est aussi semblable à une plante. Elle grandit d'elle-même, développe de nouvelles branches. L'imagination travaille lentement, jour et nuit, à pas de tortue, et donne une consistance à l'histoire qui demandera avec toujours plus d'insistance qu'on l'écrive. Pour moi, l'écriture d'un roman n'est pas un projet, mais un appel. Si les occupations de ma vie m'empêchent d'y répondre, ou d'autres contraintes qui affectent les auteurs, comme le découragement ou l'absence de confiance en soi, je deviens malheureux, en manque d'accomplissement, l'esprit tiraillé.

Puis vient le moment où je me lance enfin. Les premiers paragraphes ont tourné dans ma tête depuis longtemps, les premiers mots sont propulsés sur la page, enfin libérés, comme poussés par un puissant torrent. Après quelques pages d'écriture furieuse, tout se calme: le torrent se transforme en eau presque stagnante et arrive la grande interrogation: aurai-je la matière pour poursuivre ce récit jusqu'à son aboutissement?

Certaines balises sont pourtant bien placées. Je ne commence pas un récit sans avoir une idée précise de la fin. Seulement, entre le point A du début enthousiaste et le point B de la conclusion inévitable, d'innombrables cheminements sont possibles. Commence alors le véritable travail d'écriture, un labeur régulier; il me faut prendre le râteau et secouer une terre rugueuse. Il s'agit aussi du moment où le dialogue avec mon imagination, que je pousse dans ses derniers retranchements, devient le plus riche et le plus inattendu.

J'aime comparer mon imagination à un grand sac. Lorsque je commence à travailler, le sac est bien rempli et les phrases coulent sur le papier avec aisance. Puis après une heure ou deux, rien ne va plus. Mes idées sont à sec. Je n'arrive plus à résoudre les problèmes que me pose l'intrigue, à trouver les bonnes formulations, à sortir mes personnages du pétrin. J'ai appris à ne pas m'obstiner. Il ne sert à rien de rester devant la page pour essayer d'avancer. Le sac est vide, il ne me livrera plus rien. Alors je pars, je m'occupe autrement, je vaque à différentes occupations. Dans les cas graves, j'entreprends une longue promenade.

Pendant ce temps, mon imagination accomplit à nouveau son travail. Elle remplit le sac d'idées nouvelles et de phrases justes. Et cela sans effort, aussi naturellement que la respiration. Si bien que lorsque je me remets à écrire, tout semble se résoudre, les mots me reviennent de même que des idées séduisantes pour moi. Je

L'imagination travaille lentement, jour et nuit, à pas de tortue, et donne une consistance à l'histoire qui demandera avec toujours plus d'insistance qu'on l'écrive.



ne m'explique pas pourquoi tout m'apparaissait tellement bloqué. Je dois le dire: tant que je ne cherche pas à forcer mon imagination, écrire demeure facile pour moi.

## ENTRE PROUST ET KAFKA

Je ne choisis pas les lieux où me mène mon imagination. En la matière, je considère que les auteurs ont tendance à se situer entre Marcel Proust et Franz Kafka, qui ont vécu à la même époque, sur le même continent, et sont considérés parmi les plus grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, mais qui ont fait un usage très différent de leur imagination.

Proust nourrissait son travail d'une observation méticuleuse, voire obsessionnelle, de ses contemporains. Au moment de l'écriture, il créait de savants mélanges, de multiples transpositions, donnant à ses personnages ce qu'il a vu chez des modèles parfois reconnaissables, parfois plus difficiles à identifier. Complice, il laissait entendre à ses lecteurs que ses créations plus vraies que nature n'étaient jamais très loin du monde réel et qu'à travers elles, il nous aidait à comprendre la vie et la complexité de nos perceptions. Son imagination visait surtout à styliser l'ambitieuse mise en œuvre de ses observations.

Les romans de Kafka enchaînent les folles péripéties d'un rêve – ou d'un cauchemar, le plus souvent. L'auteur laissait voguer sans contraintes son imagination. Ses personnages se perdent dans un parcours labyrinthique et insensé qui nous touche parce que dans notre déraison, et victimes de nos phobies, il nous arrive de nous inventer de semblables angoisses. Ses histoires se déroulent sans attaches avec une réalité trop concrète, sinon par le biais peu contraignant et flou de la fable. C'est, par exemple, sans avoir visité les États-Unis que Kafka a écrit *L'Amérique*, parce qu'une connaissance réelle de ce pays ne lui aurait rien apporté de plus.

Entre Proust et Kafka, une importante marge de manœuvre existe et l'écrivain peut soit laisser vagabonder son imagination, soit lui mettre des brides afin de mieux cerner la réalité immédiate.

Si j'avais le choix, je déciderais probablement de me lancer dans l'invention d'univers très imaginatifs, comme Kafka. Les prouesses des artistes à l'univers délirant, tels Jérôme Bosch en peinture, Fellini au cinéma, Gabriel García Márquez en littérature – pour n'en nommer que quelques-uns – m'ont toujours grandement fasciné. S'évader des contraintes de la réalité, grossir le trait, offrir un portrait inattendu du monde par de puissantes allégories demeurent d'excellentes stimulations pour l'intelligence. Trop d'angles de compréhension échappent encore au réalisme le plus adroit et le plus rigoureux.

Les limites de mon imagination ne m'entraînent cependant pas à faire de ma vie et des gens de mon entourage le sujet de mes livres. Tout ne s'ordonne pas autour de moi de manière à inspirer des intrigues de romans et, même si c'était le cas, une réserve pudique et la nécessité de préserver mes proches des regards scrutateurs des lecteurs ne me le permettraient pas. Heureusement, mon imagination est un bon guide pour m'empêcher d'avoir recours à ce procédé si jamais l'envie me venait.

En alchimiste ingénieuse, elle mélange les ingrédients les plus divers, brouille les pistes, fait constamment appel à d'innombrables observations que j'accumule presque malgré moi ainsi qu'à ma mémoire, pour débusquer des souvenirs enfouis qu'elle transforme à sa guise. Elle ne décolle pas de la réalité mais me plonge dans toutes sortes de vies qui ne sont pas la mienne. Elle m'a fait connaître des castrats, des gens d'affaires, des policiers, des chorégraphes, des prostituées, des victimes des camps nazis, des pharmaciens, des boxeurs, des don Juan, des femmes et des hommes au destin tourmenté dont j'ai usurpé le cerveau le temps de quelques mensonges qui disent la vérité.

Et je lui en suis grandement reconnaissant. Ses histoires singulières, foisonnantes, dont je me fais l'humble messenger, et les romans parfois volumineux qui en découlent choquent, étonnent et dérangent parfois, refusant un peu trop certains attirails pour plaire. Mais mon imagination me nourrit sans cesse et ne semble toujours pas se tarir. Je sens – et j'espère – qu'elle restera encore auprès de moi pour me surprendre et me stimuler pendant de longues années. ●

Mon imagination ne décolle pas de la réalité mais me plonge dans toutes sortes de vies qui ne sont pas la mienne, le temps de quelques mensonges qui disent la vérité.



Catherine Rondeau,  
*Effroi 2*, 2012, photo-  
montage numérique

## Portraits imaginaires

### HÉLÈNE DORION

I  
je ne sais pas dessiner, pas mettre de la couleur  
autour des traits noirs, pas fixer une image, pas  
suivre l'ombre, pas mouiller le papier, tremper  
le pinceau dans l'eau, éponger avec un chiffon  
pas faire dire à la main  
ce qu'elle voit, à la lumière ce qu'elle touche, je  
ne sais pas le visage, ne sais pas forcer la bouche  
à s'ouvrir, le corps à s'étirer sur toute la longueur  
de la page, avec le doigt, estomper le bleu  
du ciel, ajouter un peu de mauve, au bout de  
l'horizon, dire  
voilà c'est l'aube

II  
est-ce toi dans ce paysage de vastes montagnes  
qui traces du doigt les courbes de l'horizon, est-ce toi  
devant la mer qui regardes le ciel s'effiloche, au bout  
du jour, serais-tu soudain dans une forêt dense  
que secouent les vents forts, sur la face cachée des mots  
ou derrière une lunette d'approche  
est-ce toi qui arpentes, cartographies, mesures le néant  
où tu éprouves ta gravité et rêves  
d'autres univers, est-ce toi qui dessines ces étoiles  
dans tes cahiers, toi qui cherches et désires  
et touches, touches comme une lumière dans le poème

III  
je sais la transparence de la mer, celle des feuilles  
ivres qui s'engouffrent dans un ciel, je sais  
la transparence de l'orage ou du silence  
des ombres parfois, et toujours celle du cœur  
de la langue par laquelle je regarde  
le monde embué, je sais la transparence de l'hiver  
qui nous dénude jusqu'au rien  
ce bord léger des choses que l'on touche  
pour ne cesser d'entendre  
les voix humaines qui nous broient  
la stupeur qui traverse l'histoire, la souffrance  
serait-elle nouée à la beauté, je sais  
la transparence de la mémoire tatouée de lumière  
qui nous happe, je sais si peu  
de celle des heures et du mystère  
qui s'ouvre telle une lampe au bout des doigts  
le désordre n'atténue pas le don lumineux  
ni ces vents durs contre lesquels on écrit  
je sais la transparence que l'on caresse, celle où l'on baigne  
comme au milieu des vagues qui soufflent  
et nous révèlent ce qui est libre et vaste

L'auteure est poète



# À la découverte d'un trésor caché

## Entrevue avec Mohamed Lotfi

Depuis 1989, le journaliste Mohamed Lotfi produit, réalise et anime l'émission radiophonique « Souverains anonymes<sup>1</sup> » avec des détenus de la prison de Bordeaux. En prenant la parole, en libérant leur créativité par la poésie, la chanson et différents projets artistiques, en rencontrant des personnes de la communauté – des artistes pour la plupart –, les « souverains de Bordeaux » brisent des murs et créent des ponts. Non seulement l'imagination est-elle au cœur de cette aventure inédite, mais elle a une fonction vitale dans l'univers carcéral. Voici quelques extraits de l'entretien que Mohamed Lotfi nous a accordé pour parler des chemins vers l'épanouissement, l'estime de soi et la dignité humaine qu'ouvrent l'expression et l'imagination.



**Relations:** Quel rôle joue l'imagination dans votre vie et dans celle des détenus que vous côtoyez?

**Mohamed Lotfi:** Au début, je suis arrivé à la prison de Bordeaux avec un projet journalistique: je voulais savoir ce qu'un détenu avait à dire devant un micro. Mais rapidement, j'ai compris que son témoignage n'était pas le but. Le but, c'est de faire de ce témoignage la matière avec laquelle on travaille l'imagination, celle du détenu comme la mienne, d'ailleurs.

J'exerce et j'expose continuellement ma propre imagination dans mon travail d'animation pour l'émission de radio, notamment lorsque je reprends ce que les détenus me racontent. On explore ainsi la créativité. Les détenus sont souvent les premiers à ignorer leur potentiel en la matière. C'est à travers divers exercices qu'ils découvrent souvent l'ampleur de ce qu'ils sont capables de faire avec l'imagination et il y en a toujours un pour s'étonner de se découvrir plus imaginatif qu'il ne le croyait.

Je leur dis souvent: l'important n'est pas de raconter les choses telles qu'elles se sont passées; ça peut d'ailleurs souvent être assez ennuyeux. Il faut y mettre un peu de style, un peu de manière, ajouter un petit détail et ne pas nécessairement s'en tenir à la stricte vérité (on s'en fout!) et pour ça, il faut faire appel à l'imagination. J'apprends ainsi à ceux que j'appelle « mes souverains » à construire un récit et à le rendre intéressant. C'est naturel, je suis un passionné de littérature, mais aussi de cinéma, de théâtre, de danse, de tous ces univers qui font appel à l'imagination, la nourrissent et font en sorte que la vie soit supportable.

En prison, même la personne la moins imaginative est obligée de l'être. Une personne privée de liberté, qui vit dans cet état d'enfermement, doit absolument compenser. Quand ces gars ferment leurs yeux dans leur cellule la nuit, ils laissent place aux grands voyages, aux grandes évasions, aux grandes imaginations! Ils font reculer les murs de la prison. C'est parfois une question de survie. J'essaie, pour ma part, de canaliser leur imagination dans quelque chose de constructif et de la mettre au service de leur épanouissement personnel. Il n'y a pas de limites à l'imagination pour se construire une histoire, une identité, une appartenance: tout ça ne peut se faire sans elle. De plus, plusieurs détenus sont immigrants ou fils d'immigrants: ils possèdent donc une imagination culturelle différente, d'une autre couleur. On le sent bien dans leurs créations musicales, par exemple, particulièrement le rap. Si je mets l'accent sur la créativité artistique, c'est parce qu'on a tous un peu besoin de s'ac-

Catherine Rondeau,  
Place de l'horloge,  
2011, photomontage  
numérique

1. Diffusée par plusieurs radios communautaires au Québec, dont CIBL 101,5 FM, et sur le site <soverains.qc.ca>.

complir par elle et que chacun peut être ainsi source d'émerveillement et d'imagination pour l'autre. On arrive alors à créer un sentiment d'appartenance et un espace de liberté salutaires.

Par ailleurs, pour que cela soit possible, j'interdis aux détenus de me dire quel crime ils ont commis; je ne veux pas le savoir. Ils l'apprécient et ça permet de libérer tout le reste. Il me suffit de savoir que le gars est là et qu'il paie sa dette envers la société. J'estime que de le rejurer serait un manque d'imagination de ma part et qu'il est préférable que je porte sur lui un regard chargé d'espoir; c'est ce qui permet de susciter sa propre imagination.

**Rel.:** Qu'en est-il des idées noires, voire violentes qui peuvent aussi hanter leur imagination?

**M. L.:** Au sujet de la violence, les détenus me disent parfois: il vaut mieux la mettre en mots, en images, que dans la réalité. Il est vrai que de grands artistes explorent aussi cette voie. Tout en leur disant qu'ils n'ont pas tout à fait tort, je les sensibilise au fait que cela n'aide cependant pas à combattre les préjugés que les auditeurs de l'émission peuvent avoir à leur sujet. Or, on peut éviter cela et plutôt les surprendre.

Par exemple, un jour, un Américain qui venait d'un quartier très dur de Los Angeles, un détenu particulièrement violent mais en même temps très imaginatif, un

performer incroyable, faisait un rap improvisé à partir de mots dictés par d'autres détenus. J'arrive et je lui propose: *peace and love*. Il est devenu tout troublé. Ça ne faisait pas partie de son langage, de ses thèmes habituels. J'ai insisté, et comme tout le monde a répété ces mots avec moi, il s'est mis à fouiller dans son imagination. Il est d'abord tombé dans le caricatural, puis il s'est pris au jeu et a fini par faire quelque chose de beaucoup plus profond parce qu'il a compris que les autres attendaient de voir comment il allait relever le défi.

Depuis plus de 23 ans, c'est un pont entre l'univers carcéral et la communauté que «Souverains anonymes» a permis de créer. Depuis l'automne 2012, je poursuis l'aventure avec «La vie devant soi», un projet cinématographique dans lequel mes «souverains», en confiant leurs rêves et leurs projets devant une caméra, s'engagent à se réapproprier leur qualité de citoyens à part entière, ayant des droits et des devoirs. Ils s'engagent envers la société et envers eux-mêmes. La caméra devient leur miroir et le symbole d'une porte de sortie. Là encore, l'imagination est à l'œuvre pour concevoir et communiquer, en peu de mots, leur vision d'un avenir enviable et réalisable. Des artistes participent toujours et apportent leur regard, leur écoute et entrent en dialogue avec les détenus. À travers cette personne de l'extérieur, c'est un peu toute la société qui est là. ●

**ENTREVUE RÉALISÉE PAR CATHERINE CARON**

## POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

### LIVRES

- ABENSOUR, Miguel, *L'Homme est un animal utopique / Utopiques II*, Arles, Les Éditions de La Nuit, 2010.
- ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2006.
- BÉDARD, Mario, AUGUSTIN, Jean-Pierre et DESNOILES, Richard (dir.), *L'imaginaire géographique: perspectives, pratiques et devenirs*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012.
- BORDUAS, Paul-Émile, *Refus global et autres écrits*, Montréal, Éditions TYPO, 2010.
- BOURIAU, Christophe, *Qu'est-ce que l'imagination?*, Paris, Vrin, 2003.
- CASTORIADIS, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- CHOLLET, Laurent, *Les Situationnistes: L'utopie incarnée*, Paris, Gallimard, 2004.

- DUMÉRY, Henry, *Imagination et religion*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.
- ESQUENAZI, Jean-Pierre, *La vérité de la fiction: comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité?*, Paris, Hermès Science Publications, 2009.
- GLISSANT, Édouard (entretiens avec Lise GAUVIN), *L'imaginaire des langues*, Paris, Gallimard, 2011.
- JUARROZ, Roberto, *Poésie et création*, Paris, José Corti, coll. Ibériques, 2010.
- MAIZELS, John, *L'art brut, l'art outsider et au-delà*, Paris, Phaïdon, 2003.
- MARÉCHAL, Ilke Angela, *Sciences et imaginaire*, Paris, Albin Michel, 1994.
- SARTRE, Jean-Paul, *L'imagination*, Paris, PUF, 2012.
- SOMERVILLE, Margaret, *L'imagination éthique*, Montréal, Liber, 2009.

### ARTICLES ET REVUES

- IRIS, revue du Centre de recherche sur l'imaginaire de l'Université de Grenoble.

- Relations*: M. Chabot, «Éloge du roman ou l'écume de l'existence», n° 757, juin 2012; B. Haentjens, «Résistance», n° 746, février 2011; J.-C. Ravet, «À quoi bon les artistes?», n° 735, septembre 2009; N. Laurin, «Des mondes secrets», n° 719, septembre 2007; J. Pichette, «L'imagination en sursis», n° 679, septembre 2002.
- Spirale*, dossier «Imaginaires du numérique», n° 188, janvier-février 2003.

### FILMS

- Des hommes de passage* de Bruno Bouliane, 2002 (sur l'émission «Souverains anonymes»)

### SITES WEB

- <ecolemontagnerouge.com>  
<ericlint.uqam.ca>: Équipe de recherche sur l'imaginaire contemporain, la littérature, les images et les nouvelles textualités  
<oic.uqam.ca>: Observatoire de l'imaginaire contemporain  
<udfou.com>: Université de foulosophie

## PROCHAIN NUMÉRO

Le numéro de septembre de la revue *Relations* sera disponible en kiosques et en librairies le 30 août. Pensez à le réserver. Il comprendra notamment un dossier sur

## l'analphabétisme

Au-delà des statistiques alarmantes auxquelles on réduit souvent les personnes analphabètes au Québec, quelle réalité vivent-elles et quels enjeux cache leur situation? Que nous dit l'analphabétisme sur notre réseau d'enseignement et de formation, et sur le droit à l'éducation? N'indique-t-il pas une véritable ligne de fracture dans notre « société du savoir », de l'information et du numérique? Comment lutter contre l'analphabétisme et quel rôle peuvent jouer les groupes d'éducation populaire, notamment auprès des nouveaux arrivants confrontés simultanément au défi de la francisation et de l'alphabétisation? Ce dossier se penchera également sur des expériences menées en Afrique, qui inspirent des formateurs ici, au Québec.

Recevez notre infolettre par courriel, peu avant chaque parution. Inscrivez-vous à notre liste d'envoi sur la page d'accueil de notre site Internet : <[www.revuerelations.qc.ca](http://www.revuerelations.qc.ca)>.



Muriel Faille, *Une main de mots*, 2009, encres et encaustique sur feuillets imprimés

À lire aussi dans ce numéro :

- un débat sur le droit au travail;
- une réflexion sur l'itinérance chez les aînés;
- une mise à jour sur la situation en Tchétchénie;
- le nouveau Carnet de Naïm Kattan;
- la nouvelle chronique littéraire de Marie Célie Agnant;
- les œuvres de notre artiste invitée, Muriel Faille.

**Le pouvoir de l'imagination  
se développe avec l'éducation.**

— ALLIANCE  
DES PROFESSEURS  
ET PROFESSEURS  
DE MONTREAL —



## La poésie

TEXTE ET ILLUSTRATION : VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

**N**ous en sommes déjà à la dernière confidence. Il y a tellement de choses que je veux te transmettre en héritage! Je vais te dire encore par une histoire, vraie celle-là, le plus important dans la vie.

Quand j'étais petite, si petite que les Algonquins parmi lesquels nous vivions me nommaient *Tcitcitèche* – ce qui se traduit par «Un tout petit enfant» –, maman reçut la visite d'un cousin qui avait perdu un bras lors d'un accident de chasse. Il monta sa tente à une distance respectueuse de notre campement. Quand il invita ma mère à prendre un thé, celle-ci me recommanda de garder silence, d'être bien sage et de rester assise à ses côtés. Jusque-là cela allait... J'examinais le cousin, cherchant ce qui clochait dans son allure. Maman me surveillait du coin de l'œil, mais je lui échappai en m'élançant vers le cousin et, la main sur sa manche de chemise vide, je lui demandai : «Où as-tu mis ton bras?» Au cri de maman, j'ai su que je venais de faire une bêtise, alors je corrigeai vite en disant : «Belle, elle est belle ta chemise...!» Il avait l'air étonné, ébloui même : «Mais elle parle cri, ta fille?» dit-il, en me prenant sur ses genoux. J'allais avoir trois ans dans quelques mois, mais les gens me donnaient facilement un an de moins.

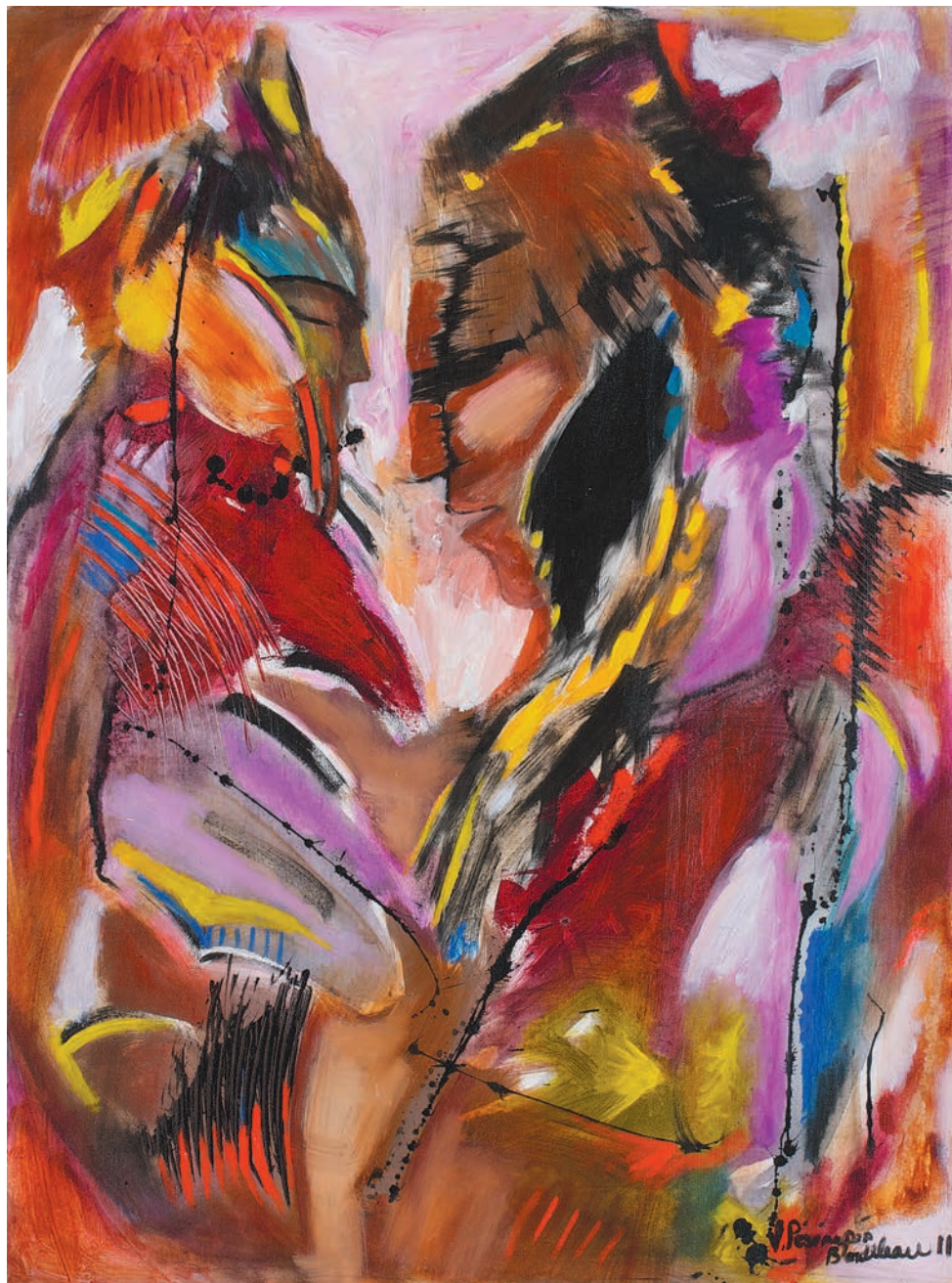
Il n'y a pas si longtemps, j'étais dans un groupe d'amis poètes dont plusieurs viennent d'Haïti et du continent africain. Nous fêtions notre rencontre, je crois que j'étais un peu grise. Il y avait un poète sénégalais qui semblait las ou triste, car il avait la tête basse. Mon regard était fixé sur ses mains racées, grandes et fines en même temps, aux ongles roses comme une certaine teinte de nuages lorsque le soleil descend vers l'écrin de la nuit ou encore celle des pétales d'églantine tombés sur du velours noir.

J'ai touché ses doigts : «Tu as du vernis?» Il m'a souri : «Non, mais non...» Je me suis rappelé la maladresse avec le cousin manchot; un peu gênée, j'ai ajouté : «C'est joli, ce rose!» Souriant toujours, il m'a dit : «Merci!» J'ai vite enchaîné sur un autre sujet, m'informant de son travail; il enseigne dans une importante université au Sénégal, il écrit aussi. Écoute cette phrase : «Ta voie est un sentier qui ne fut jamais emprunté, une herbe haute qui n'attend que tes pas pour s'aplatir» (Felwine Sarr).

C'est beau, l'image est simple et forte. De la poésie. De la beauté.

Tu sais, la beauté est partout. Dans les yeux d'une enfant, comme toi, dans son innocence, sa spontanéité qui traverse les interdits qu'elle ne connaît pas. Je vois encore, parfois, avec ces yeux-là, la beauté du monde, dont celle des phrases enlevantes écrites par des poètes avec des doigts aux ongles rose bonbon. C'est difficile de rester à l'écart de la désillusion, de la perte de l'espoir quand les épreuves nous arrachent la peau jusqu'à toucher les os de notre petitesse humaine. Parfois la tentation est forte de céder à l'appel du gouffre qui attend en permanence le moment où le pied s'accrochera une fois de trop pour nous précipiter dans le tourbillon du vide.

Mais il ne faut jamais désespérer : cherche toujours la rose, le parfum, la trace la plus infime de lumière dans la nuit la plus profonde. Va vers les autres, il y a quelqu'un qui attend ta main, ton sourire, afin de continuer sa route; n'abdique pas, car tu es puissante dans ton élan vers l'avenir. Tu es un poème vivant.



*Avant la cérémonie*, 2011, acrylique sur toile,  
101 x 76 cm. Photo : Daniel Gingras

Ton rire éclate  
Pétard de joie qui explose  
Il caracole sur les murs de ma vie.

Ton rire éclate  
Apaisant et rond,  
Il me traverse au bon moment  
Eau fraîche pour mon âme.

Ton rire éclate  
Oiseau libre qui pavoise  
Jusqu'au silence de la mare  
Où les sarcelles méditent l'été. ●



# Qatar : une micro-monarchie ambitieuse

Croulant sous les milliards de dollars que lui rapportent ses ressources gazières, cette minuscule monarchie autoritaire cherche à s'imposer autant sur la scène régionale, déstabilisée par le printemps arabe, qu'à l'échelle internationale.

**NABIL ENNASRI**

L'auteur, spécialiste du Qatar, a publié *L'énigme du Qatar* (Armand Colin/IRIS Éditions, 2013)

Devenu un acteur important dans le concert des nations, le Qatar continue à mener une politique ambitieuse qui le fait intervenir dans différents champs. Du sport aux médias et des relations internationales à la sphère économique, l'émirat ne néglige aucun domaine d'activité pour exprimer son désir de puissance. Passée de l'ombre à la lumière en moins de 15 ans, cette micro-monarchie suscite désormais de plus en plus de questionnements, notamment en ce qui a trait à la conduite de sa diplomatie. Quels en sont les ressorts et comment analyser la disparité de postures qu'adopte le Qatar envers les différents acteurs des relations internationales? Car la différence est grande entre, d'un côté, la proximité de l'appareil d'État qatari avec les mouvements islamistes du monde arabe et, de l'autre, la volonté d'entretenir en même temps des partenariats stratégiques avec les grands pays occidentaux, lesquels voient d'un œil plutôt méfiant la connivence entre le Qatar et les gouvernements issus de la matrice des

Frères musulmans. Certains le soupçonnent même de soutenir des forces djihadistes.

## DANS L'ŒIL DU CYCLONE

Le premier élément à mettre en évidence est d'abord la position géostratégique du Qatar. Coincé entre deux grands voisins (l'Arabie saoudite et l'Iran) dont les vellétés de grandeur et de leadership régional ont toujours créé une sensation d'extrême vulnérabilité auprès de la famille royale Al Thani, le Qatar est un État richissime, très petit et fragile. Il compte un peu plus de 1,9 million d'habitants (dont la très grande majorité a le statut de travailleurs étrangers) sur un territoire de 11 586 km<sup>2</sup> – à peu près la superficie de la Montérégie. Cette situation qui nourrit une sorte de complexe d'assiégé est un facteur explicatif déterminant pour saisir le mode d'affirmation des décideurs du pays, résolu à sortir de cet état de faiblesse par le biais d'une politique de visibilité internationale exacerbée. En ce sens, le *soft power*<sup>1</sup> déployé par les autorités répond d'abord à un impératif de sécurité destiné à fixer le Qatar sur la carte du monde afin de rompre avec l'anonymat dans lequel était confiné le pays depuis son indépendance et jusqu'en 1995, année du coup d'État du cheikh Hamad qui a destitué son père dans une opération effectuée sans effusion de sang. Monarchie autoritaire habituée aux coups d'État (le premier émir avait été destitué par son neveu quelques mois après l'indépendance), le Qatar est devenu, selon les indications du magazine américain *Forbes*, le pays le plus riche

si l'on se base sur le PIB par habitant. Disposant d'un fonds souverain dont la valeur, estimée à plus de 100 milliards de dollars, en fait l'un des plus dynamiques de la planète, l'émirat est assis sur une véritable mer de gaz et concentre à lui seul les troisièmes réserves de gaz naturel de la planète (derrière la Russie et l'Iran).

Cette stratégie du rayonnement international tient aussi à l'histoire récente de la région du Golfe. Les raisons de cette politique sont certainement à chercher dans les soubresauts de la première guerre du Golfe, qui démarre avec l'invasion du Koweït par l'Irak, le 2 août 1990. Cet événement tragique résonne jusqu'à aujourd'hui comme le contre-exemple absolu pour tous les monarques de la région. À partir de cette date, les dirigeants du Qatar comprennent qu'ils ne seront jamais en sécurité et qu'un pays arabe (fût-il « frère ») pourrait à tout moment rompre n'importe quel pacte de non-agression, ravivant l'urgence pour Doha de se prémunir contre toute agression potentielle. Le corollaire de cette équation a été l'alliance stratégique déployée avec le gendarme de la région, menant à la signature d'un partenariat de défense militaire avec les États-Unis, en 1998. Cet accord sera définitivement scellé avec l'installation, en 2003, du Centcom (Commandement central américain) qui fera du



1. Concept utilisé en relations internationales pour décrire la capacité d'un acteur d'influencer indirectement le comportement d'un autre acteur par des moyens non coercitifs.



sol qatari la plus grande base militaire américaine en dehors des États-Unis.

### LE PARTENARIAT STRATÉGIQUE AVEC L'OCCIDENT

Cette alliance indéfectible avec les Américains se prolonge à travers des accords de coopération dans le domaine de la défense, signés avec d'autres États occidentaux, afin d'éviter une dépendance trop grande à l'égard de la puissance américaine. Dans l'esprit des dirigeants, les grandes puissances européennes, au premier rang desquelles la France et la Grande-Bretagne, constituent des points d'appui solides pour diverses raisons. Membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU, ces deux pays disposent également d'armées considérées comme les plus robustes de la planète et sont à la tête de réseaux diplomatiques parmi les plus influents. Dans ce cadre, la France va prendre progressivement une place importante, notamment sur le plan militaire : pendant de nombreuses années, près du trois quarts de l'armée qatarie sera équipée avec du matériel français.

Au-delà de cette proximité stratégique fondée sur la coopération militaire, le Qatar entreprend la mise en place d'un arc diplomatique destiné à densifier ses relations avec les grands pays occidentaux en élargissant la coopération aux volets économiques. Là aussi, la Grande-Bretagne – ex-puissance coloniale au Qatar – est la favorite et reçoit, dès les années 1970, une partie des placements financiers effectués par les pétromonarchies

grâce au boom pétrolier; suit, plus récemment, la France, sous l'impulsion de la présidence de Nicolas Sarkozy (2007-2012).

### L'EFFET DU « PRINTEMPS ARABE »

L'alliance avec les États occidentaux, qui reste la colonne vertébrale du Qatar dans sa projection sur la scène internationale à court, moyen et long termes, doit se comprendre de manière complémentaire avec l'attitude de l'émir à l'égard de son voisin immédiat, l'Arabie saoudite. Même si la relation tumultueuse que Doha a entretenue avec Riyad pendant une grande partie des années 2000 ne s'est pas complètement apaisée (pendant toute cette période, le Qatar a constamment pris le contre-pied des options défendues par la dynastie des Al Saoud, et ce, dans une dialectique de confrontation/affirmation), l'irruption du « printemps arabe » a durablement réorienté les priorités stratégiques qataries dans la région. Avec un sens aigu du pragmatisme – voire de l'opportunisme – et aidé dans la conduite de sa diplomatie par un système de gouvernement où la prise de décision ne s'opère qu'entre quelques personnes à la tête de la famille royale, le Qatar a su tirer profit d'une configuration régionale dans laquelle les traditionnels poids lourds ne pouvaient plus jouer de grand rôle. Avec une Égypte paralysée par son processus révolutionnaire de transition, une Arabie saoudite engluée dans ses querelles de succession, un Irak plongé dans des convulsions confessionnelles et une Algérie trop lointaine, Doha a su

profiter de cette vacance pour jouer un rôle de leadership qui, même s'il semblait trop grand pour lui, lui a permis de s'affirmer davantage comme une puissance émergente.

Cette ambition est d'abord motivée par la volonté de jouer un rôle crucial dans des périodes transitoires à l'intérieur d'un espace géographique où son intérêt stratégique est primordial. Pays arabe et musulman, le Qatar a saisi que les révoltes qui frappaient cette région pourraient avoir des conséquences directes sur le plan intérieur, notamment en ce qui concerne la revendication d'une démocratisation plus affirmée. Adeptes de la *realpolitik*, les élites dirigeantes ont fait le pari d'une victoire durable des forces islamistes dans les pays nouvellement acquis au « printemps arabe ». De l'Égypte à la Tunisie en passant par la Syrie, le soutien médiatique, financier et diplomatique que le Qatar offre aux organisations proches des Frères musulmans se base sur le constat qu'à chaque fois que des nations arabes sont appelées aux urnes, ce sont ces formations qui sortent vainqueurs du processus électoral. L'autre élément qui joue en faveur de cette inclination est la place prépondérante que joue le guide spirituel des Frères musulmans, le cheikh Yousef Al Qaradhawi. Mufti officieux du régime et ouléma d'envergure internationale, ce dernier, qui bénéficie de la vitrine médiatique d'Al Jazeera pour légitimer les révoltes en cours, joue un rôle de plus en plus important dans la conduite de la diplomatie qatarie.

Le fait que le Qatar souhaite renforcer ses positions en Occident, tout en soutenant les forces islamistes dans le monde arabe, paraît en définitive n'être qu'un paradoxe apparent. Car ce qui reste déterminant aux yeux des autorités du Qatar, c'est leur volonté farouche d'exercer une influence dans une région du Golfe fortement instable. ●

Doha, la capitale du Qatar, entre hyper-modernité et traditions, richesse et inégalités. Photo : AP/Kamran Jebreili



# Verrons-nous le retour du tramway à Montréal?

Le nouveau tramway est un instrument privilégié de la relance de Montréal.

**RICHARD BERGERON**

L'auteur, urbaniste, est chef de Projet Montréal et candidat à la mairie de Montréal

Certains réseaux de tramway ont traversé les époques: aux Pays-Bas, en Allemagne et, plus près de nous, à Toronto. Ce sont toutefois des cas d'exception, puisqu'au cours des années 1950, ils furent démantelés pratiquement partout. General Motors en fut le principal instigateur aux États-Unis<sup>1</sup>. À Montréal, c'est avec un bel enthousiasme qu'en un temps record nous avons fait disparaître le tramway de nos rues.

Aujourd'hui, c'est du nouveau tramway dont il est question. Quiconque a fait l'expérience de la version modernisée du tramway souhaite que ce mode de transport soit implanté à Montréal le plus rapidement possible. Ce sont les Français qui ont réinventé le tramway. Comme d'autres, ils avaient tout fait pour adapter leurs villes à l'automobile. Dès le milieu des années 1970, ils constatèrent qu'ils avaient commis une grave erreur, la stratégie du « tout à l'auto » étant en voie de tuer le cœur historique des villes françaises. L'inauguration du réseau du nouveau tramway de Nantes, en 1984, de Grenoble en 1987 et de Strasbourg en 1993, a fait la preuve que le déclin des villes-centres n'était pas irrémédiable, tout le contraire. Depuis lors, toutes les villes françaises de plus de 50 000 habitants ont réintroduit le tramway. L'Italie a suivi, de même que l'Espagne, l'Autriche ou encore l'Irlande. L'Amérique (Houston, Phoenix) n'a pas échappé à une tendance de plus en plus mondiale, qui a récemment conquis le Proche-Orient (Jérusalem) et l'Afrique du Nord (Casablanca).

**L'ANCIEN ET LE NOUVEAU**

Le nouveau tramway innove quant à chacun des motifs qui avaient conduit au démantèlement du tramway dans sa forme ancienne. On le disait vieillot, désuet: rien ne fait plus moderne maintenant. Englué dans la circulation, il était inefficace: implanté en site exclusif, le nouveau tramway se moque de la circulation. Il était bruyant et inconfortable: le nouveau tramway est le mode de transport dont l'accès est le plus aisé, pour les personnes en fauteuil roulant notamment, et il file dans un silence monacal. Les fils et les rails déparaient la ville: l'implantation du nouveau tramway est l'occasion d'une opération d'embellissement urbain s'étendant sur toute la longueur du corridor emprunté. Le tramway n'avait pas plus de capacité qu'un autobus: les rames du nouveau tramway accueillent de 150 à 300 passagers, remplaçant jusqu'à cinq autobus.

Je pourrais continuer longtemps à vanter les vertus du nouveau tramway. Il suffit de dire que plus de 100 villes du monde en ont fait l'instrument principal de leur inscription résolue dans le XXI<sup>e</sup> siècle.

**ESSENTIEL ET COMPLÉMENTAIRE**

Le nouveau tramway ne doit être opposé ni au métro, ni à l'autobus urbain. Il prend simplement sa place entre ces deux modes, contribuant à enrichir une offre globale de transports urbains de qualité. Il coûte cher, rétorquent les sceptiques. En réalité, les coûts d'investissement sont trois à quatre fois moindres que ceux du métro et les coûts d'exploitation, deux à quatre fois moindres que ceux de l'autobus. En

fait, le métro, le nouveau tramway, l'autobus et le train de banlieue composent *ensemble* une offre globale qui doit être développée sans tarder, l'objectif devant être de doubler l'achalandage du transport collectif d'ici une vingtaine d'années.

Pour finir, parlons de développement économique. Le Québec ne produisant ni pétrole, ni automobiles, son économie est déficitaire de 25 milliards de dollars pour l'achat de ces produits. Deux études réalisées par SECOR (en 2004 et en 2010) ont démontré que les transports collectifs sont trois fois moins chers que l'automobile pour l'usager, en plus de créer trois fois plus d'emplois que cette dernière dans l'économie du Québec. Par conséquent, investir dans le tramway et dans les transports collectifs électrifiés est incontestablement le choix économique le plus censé que nous puissions faire. En prime, le nouveau tramway s'est révélé partout dans le monde un formidable moteur de développement urbain qui attire l'investissement le long des corridors empruntés. En quelques années, tous les terrains vacants ou sous-utilisés, comme les stationnements de surface, cèdent la place à des immeubles aux fonctions diverses, au premier rang desquelles figure l'habitation.

Ainsi, l'implantation d'un réseau de nouveau tramway permettrait à Montréal de redevenir concurrentielle face aux banlieues en termes d'attractivité résidentielle pour les classes moyennes. Tout Montréalais ne peut qu'être doublement séduit par cette perspective. ●

1. R. Bergeron, « Une industrie vorace », *Relations*, n° 702, août 2005.



Bien des villes sont plus novatrices que Montréal en matière de transports publics et d'aménagement urbain. Le tramway y occupe souvent une place de choix, pour le plus grand plaisir des usagers. Doit-il et va-t-il enfin réapparaître, tel qu'annoncé, dans les rues de Montréal?

## Le retour du tramway à Montréal est improbable.

**PAUL LEWIS**

**M**ontréal rêve du tramway depuis au moins une vingtaine d'années. Les Montréalais devront sans doute se contenter d'en rêver encore longtemps, car le projet apparaît pour le moins incertain.

Le tramway est une technologie du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est malgré tout parfaitement adapté à la ville contemporaine, surtout dans ses déclinaisons modernes. Montréal pourrait en tirer profit, d'autant qu'il présente des avantages indéniables, comme le montre l'expérience de nombreuses villes européennes ou nord-américaines. Plus agréable que l'autobus, même s'il est moins polyvalent, son parcours ne pouvant être modifié pour s'ajuster à la demande ou aux travaux, il présente en outre l'avantage d'une plus grande capacité et, surtout, il fonctionne à l'électricité, source d'énergie non polluante, renouvelable, sans émission de gaz à effet de serre (au Québec du moins). Ses avantages sur le métro sont aussi bien réels (sauf peut-être sur le plan de la capacité): les coûts de construction sont moindres; le spectacle urbain est plus captivant pour les usagers; l'accès est facile, se faisant depuis le trottoir, plutôt qu'en sous-sol. Le tramway permet de plus de valoriser la rue. Plusieurs y voient d'ailleurs un puissant moteur de re-développement, bien que ce ne soit pas toujours le cas.

### UN PROBLÈME DE FINANCEMENT

La Ville de Montréal a proposé de réintroduire le tramway dans son *Plan de*

*transport* (2008); elle en faisait même son premier chantier (sur 21). Le tramway devait entrer en fonction en 2017. Les responsables des transports à la Ville visent maintenant 2021, l'«horizon de l'espoir», qui paraît toutefois peu probable. Même au-delà de 2021, les perspectives ne sont guère encourageantes. C'est principalement le financement du projet qui pose problème.

Les grandes infrastructures de transport (sur rail) sont à la charge du gouvernement du Québec. Mais ce dernier ne semble pas croire au tramway, même s'il a fait du transport collectif sa priorité et que l'électrification des transports collectifs constitue l'un de ses chantiers. Le gouvernement privilégie plutôt le prolongement du métro (surtout le prolongement de la ligne bleue dans l'est de l'île de Montréal, qui est une «priorité absolue»), de même qu'un système léger sur rail (SLR, une sorte de tramway) sur le nouveau pont Champlain. Le SLR est incontournable puisque le pont doit être reconstruit d'ici dix ans; une somme de près de deux milliards de dollars a été réservée dans le *Plan québécois des infrastructures 2013-2023*. Les trois prolongements du métro, pour leur part, étaient évalués à au moins six milliards en 2009.

En comparaison, le coût du tramway est relativement raisonnable: environ un milliard de dollars pour la première ligne de 13 km (Côte-des-Neiges et centre-ville). Sur une base annuelle, ce n'est pas une dépense extravagante. Les gouvernements peuvent assurément le financer. Un groupe de travail sur le financement du tramway,

formé par la Chambre de commerce du Montréal métropolitain en 2012, estimait toutefois que la Ville seule ne pouvait financer le tramway, la pression sur les finances municipales étant trop forte. Il fallait associer au projet différents partenaires. Sans le gouvernement du Québec, la réalisation du tramway apparaît donc improbable.

### D'AUTRES SOLUTIONS PRIORITAIRES

Pour séduisant qu'il soit, le tramway n'apparaît sans doute pas comme la meilleure solution à court terme: les coûts sont très élevés pour les bénéfices que nous pourrions en retirer. De l'aveu même des responsables de la Ville, la première ligne de tramway ne parviendra à attirer que très peu d'automobilistes; l'essentiel des usagers seront ceux de l'autobus ou du métro. Il y a peut-être mieux à faire avec l'argent des contribuables pour développer l'utilisation du transport collectif, par exemple des voies réservées aux autobus. Car c'est là l'objectif que nous devons tous poursuivre: réduire la dépendance à l'automobile et augmenter non seulement l'achalandage, mais également la part du transport collectif dans les déplacements faits dans la région de Montréal.

Le tramway a fait un retour remarqué dans de nombreuses villes qui l'ont adopté avec enthousiasme. En avons-nous les moyens? J'aimerais dire oui. Mais cela ne semble pas le cas, surtout que ce n'est peut-être pas la meilleure solution, à court terme, alors que nous manquons d'argent pour assurer les missions de base de l'État québécois. ●

L'auteur est professeur titulaire à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal

# Que reste-t-il de nos alliances?

Infatigable artisan de paix et de justice et d'une Église pauvre avec les pauvres, Benoît Fortin s'éteignait en juillet dernier, emporté par une tumeur au cerveau. Un an après sa mort, deux de ses frères capucins lui rendent hommage en retraçant une page de l'histoire sociale du Québec.

**JACQUES BÉLANGER ET AUBERT BERTRAND**

Les auteurs  
sont capucins

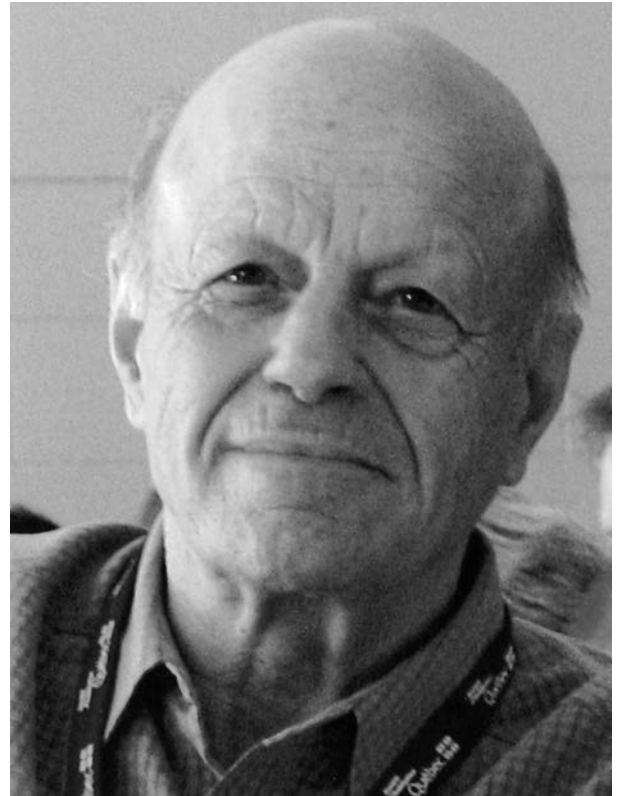
Quand Benoît Fortin est décédé, le 4 juillet 2012, il laissait plusieurs chantiers ouverts. À peine un an plus tôt, à 72 ans et apparemment en bonne santé, il avait été élu ministre provincial des capucins, nom donné à la charge d'animation de groupe dans cet ordre religieux auquel il appartenait. Il avait déjà rempli cette fonction autrefois, de 1984 à 1990, et l'on se souvenait que l'une des caractéristiques de son mandat avait été de refuser d'en faire « un job à plein temps ». À ses yeux, le monde présente trop d'enjeux sérieux, voire vitaux, pour qu'un homme en bonne santé se consacre uniquement au soin de sa communauté religieuse... Par conséquent, il n'avait diminué ni sa présence dans les organismes sociaux, communautaires et syndicaux, ni ses activités de prédication et d'écriture.

On savait donc, quand on l'a élu de nouveau, que son second mandat serait aussi « éparpillé » que le premier.

On ne savait pas, cependant – et il l'ignorait lui aussi –, qu'une tumeur maligne s'était développée dans son cerveau. Il a fallu l'apparition d'un comportement vraiment erratique chez cet homme qui n'avait jamais eu peur de déconcerter pour qu'un médecin, puis un groupe de spécialistes, l'examinent. Le diagnostic

fut brutal: la tumeur était inopérable et l'espérance de vie – de vie pénible – réduite à quelques semaines.

Après sa mort, lorsqu'on a fait l'inventaire des travaux qu'il avait laissés en chantier, on a trouvé la commande d'un article pour *Relations*, qui devait paraître dans le dossier de septembre 2012, « Une Église appauvrie: une chance? ». Il devait y réfléchir à l'engagement des communautés religieuses en faveur d'une Église pauvre avec les pauvres. Sans savoir exactement ce que Benoît voulait y proposer, nous voudrions tenter de lui rendre hommage, un an après sa mort, en évoquant ici une page de la vie des capucins et de plusieurs autres communautés dans lesquelles il a joué avec intensité un rôle remarqué.



## UNE CONVERSION SOCIALE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Au cours des années 1970, dans plusieurs communautés religieuses, les appels du concile Vatican II à renouer avec leurs sources historiques et le charisme de leur fondation provoquaient des prises de conscience et des corrections concernant la visée de leur mission. La vision prophétique de leurs origines leur imposait un nouveau regard sur la société actuelle et le rôle qu'elles y jouaient. En 1973, la Conférence religieuse canadienne (CRC), réunie à Moncton, s'était convaincue de devoir prêter une oreille plus attentive à la clameur des pauvres. Grâce à l'influence de Claude Lefebvre du Centre de pastorale en milieu ouvrier, on avait identifié deux façons de se lier avec le monde des pauvres. On pouvait soit aller vers eux et s'établir dans leurs quartiers, soit visiter avec eux les maisons des riches pour y déceler les causes de la pauvreté et revendiquer des changements. Armand Veilleux, de l'abbaye cistercienne de Mistassini, et Jacques Bélanger, capucin, avaient voulu que ces questions prennent corps dans l'organisation des communautés religieuses et deviennent pour elles une préoccupation existentielle. L'année suivante, le comité Justice sociale de la section québécoise de la CRC (CRC-Q) fut fondé. Jacques Bélanger, Rachel Vinet, des sœurs du Bon-Conseil de Montréal et Raymond Levac, oblat, en devinrent des membres particulièrement actifs.

Les communautés religieuses, partisans de la justice, ne pouvaient pas se contenter de compenser les effets néfastes de l'action des riches: elles devaient s'y opposer.

Dans ces années-là, on a offert à tous les religieux et toutes les religieuses du Québec de nombreuses sessions de sensibilisation. On voulait raviver l'idée que l'engagement social des communautés religieuses n'était pas une « activité caritative » presque facultative, mais bien un mouvement de solidarité qui faisait partie de leur définition même. Les propositions du comité ne manquaient pas d'en effrayer plusieurs puisqu'il incitait carrément les groupes à quitter les institutions d'enseignement et les hôpitaux pour aller promouvoir, dans les quartiers populaires, une prise en charge responsable et réaliste. On parlait de « vivre avec » les gens et de partager avec eux nos ressources en personnel, certes, mais aussi nos locaux et notre argent...

Avec la fondation du Comité de priorité dans les dons de la CRC-Q, en 1976, on voulait que les dons en argent des religieuses et des religieux s'insèrent dans une stratégie de changement social et se présentent comme un véritable appui, consenti en toute connaissance de cause, aux objectifs des groupes communautaires qui menaient le mieux la lutte en faveur de ce changement. Pour que cela soit clair, on ne se contenterait jamais d'envoyer des chèques. On visiterait ces groupes et participerait à leurs activités. On deviendrait pour eux des partenaires visibles, des alliés actifs.

Quand on participait au financement d'une soupe populaire, on ne se donnait pas pour objectif, par exemple, qu'après avoir servi 300 repas par jour, l'organisme augmente sa capacité à 500 ou 700. On voulait plutôt qu'il devienne inutile d'en servir plus que 200, parce que la fierté de s'offrir soi-même son repas aurait suppléé au besoin de mendier sa nourriture.

Dans toutes les démarches de cette époque, ce que ressentait le plus profondément les animatrices et les animateurs de la vie religieuse, c'était la nécessité de revoir leurs alliances. Les communautés religieuses, si souvent nées pour servir les plus démunis dont la pauvreté semblait contraire à la volonté et au projet de salut de Dieu, s'étaient, dans bien des cas, laissées absorber par la société. Elles voyaient la misère des pauvres comme une conséquence inévitable et structurelle d'un modèle de développement économique qu'il ne fallait pas remettre en question. Dès lors, les communautés religieuses, informellement financées par la société, jouaient un rôle de compensation nécessaire justifiant l'ordre établi et étaient, en quelque sorte, la bonne conscience des riches. On voulait donc secouer ce schéma. Il n'était pas juste que le système social favorise une minorité aux frais de la société. Les communautés religieuses, partisans de la justice, ne pouvaient pas se contenter de compenser les effets néfastes de l'action des riches: elles devaient s'y opposer. Et si elles voulaient contribuer à l'instauration d'une société juste, c'est avec les groupes communautaires luttant pour

le changement social qu'elles devaient conclure des alliances durables.

### LA PARTICIPATION DES CAPUCINS

Chez les frères capucins, la conviction de la nécessité d'un renversement d'alliances se développait avec une certaine ferveur parce qu'elle s'appuyait sur la spiritualité traditionnelle du groupe. En faisant la relecture des événements fondateurs de leur famille spirituelle, comme le demandait Vatican II, ils ne pouvaient pas esquiver la figure de François. Celui-ci a été forcé de quitter Assise pour pouvoir suivre les traces de Jésus. Il a dû se désolidariser de la prospérité économique génératrice d'inégalités sociales et de violences qui ne cessaient de s'amplifier afin de pouvoir vivre « selon la forme du saint Évangile », selon la formule consacrée de François d'Assise. Ce mouvement n'allait pourtant pas enfermer François dans l'isolement. Des frères le rejoignirent bientôt et ensemble, ils revinrent offrir à Assise le défi de l'Évangile, après s'être donné volontairement l'appellation de « mineurs » que les puissants (les « majeurs ») imposaient aux plus pauvres: ils seraient dorénavant, en solidarité avec eux, des « frères mineurs ». Cette association de deux mots provenant de mondes séparés, l'un religieux et ecclésial, l'autre économique et social, était une première dans l'histoire de l'Église et de la société.

Ainsi, à la fin des années 1960, dans une communauté qui ne comptait pas 200 membres au Québec, une bonne quarantaine de frères se concertaient sur la manière de « redéployer » leur vocation pour suivre plus clairement la trace de leur fondateur et l'appel de l'Église rénovée par le Concile. Pour poursuivre la « promotion de la paix » dans l'esprit de François, ils s'allièrent aux appauvris pour participer à des mouvements sociaux transformateurs. Leur migration sociale était réelle: ils changeaient de lieu d'habitation, ils adoptaient de nouvelles formes de prière et, surtout, ils se laissaient adopter par des gens heureux d'intégrer à leur famille et à leurs espérances des frères certes un peu spéciaux, mais des frères tout de même. Plusieurs, aujourd'hui décédés, étaient devenus des points d'appui importants dans les milieux où ils vivaient: Bernard Lemelin, Claude Lavoie et Benoît Fortin à Québec, Claude Hardy et Normand Voisine à Montréal, Isidore Ostiguy et Arthur Bolduc à Gatineau – où Benoît Fortin vint par la suite prendre leur relève.

En même temps qu'ils partageaient l'expérience des milieux populaires, ils en rapportaient, dans le cadre des

Dès lors, on peut considérer que les alliances nouées entre religieux et groupes populaires dans les rues de nos villes n'avaient pas seulement pour résultat d'appuyer des revendications sociales locales, mais allaient jusqu'à modifier aussi des structures d'Église.

échanges internes de la communauté, les visions franches et résolues d'une analyse sociale et d'une lecture de l'Évangile faites à partir «d'en-bas». Nous le savons, la foi très concrète et si souvent éprouvée des gens simples peut renforcer la fidélité des religieux aux alliances fondamentales qui sont les leurs.

Avec le temps, l'expérience des capucins d'ici s'est ajoutée à des expériences parallèles faites ailleurs par les membres de cet ordre présent dans le monde entier. Conformément à la tradition franciscaine, ces expériences diverses ont été examinées et combinées, jusqu'à marquer les textes d'orientation de l'ordre des capucins et sa législation. Dès lors, on peut considérer que les alliances nouées entre religieux et groupes populaires dans les rues de nos villes n'avaient pas seulement pour résultat d'appuyer des revendications sociales locales, mais allaient jusqu'à modifier aussi des structures d'Église. La permanence institutionnelle allait en faire durer les acquis.

#### ET MAINTENANT...

Cette vive complicité entre capucins et mouvements communautaires aura duré une trentaine d'années au cours desquelles plusieurs congrégations de femmes et d'hommes ont vécu la même expérience. On ne peut certainement pas dire qu'il n'en reste rien. Benoît Fortin lui-même était encore à l'œuvre lorsque la maladie l'a frappé. Mais le nombre de religieux impliqués a diminué radicalement. Ceux des débuts ont vieilli, plusieurs sont décédés, et il n'y a pas eu de relève.

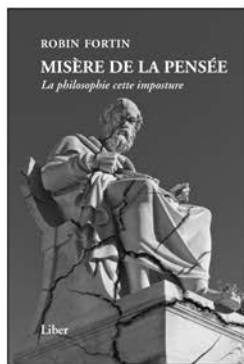
C'est un fait connu que les communautés religieuses n'ont que très peu de relève. Mais il faut ajouter à cela que leurs nouveaux membres sont plutôt soupçonneux à l'endroit des mouvements sociaux laïques. Ils s'investissent plus facilement dans des mouvements à connotation religieuse évidente.

Chez les capucins, et probablement aussi dans d'autres groupes, à la faveur du vieillissement et de la diminution des effectifs, la part «casanière» de la tradition, l'attention portée en premier aux dynamiques et aux besoins internes de la communauté, a repris le dessus. Le puissant appel qu'avait lancé le concile Vatican II a été peu à peu supplanté par les charismes particuliers et les inspirations personnelles de Jean-Paul II et de Benoît XVI. L'Église a changé et elle est plus sensible à la nostalgie à l'égard d'acquis anciens qu'elle sent compromis que portée à être attentive à des expérimentations audacieuses et inédites dont elle ne pourrait pas contrôler tous les éléments.

Dans l'action des églises locales, cela se traduit par des associations avec des mouvances spirituelles qui sont davantage attirées par les congrès eucharistiques que par les manifestations sociales revendicatrices et se mobilisent plus volontiers pour les Journées mondiales de la jeunesse que pour les Forums sociaux mondiaux. Par ailleurs, les contributions financières des communautés religieuses se sont alignées sur ces nouveaux objectifs.

C'est l'histoire... On ne peut pas vivre de regrets; mais on ne doit pas non plus répudier les grandes années de fidélité sous prétexte qu'elles n'ont plus la cote. D'ailleurs, tout n'est pas parti en fumée. Nos groupes religieux ont vieilli et se sont amenuisés. Si les quelques nouveaux membres qui se joignent à nous ne sont pas particulièrement enclins à marcher sur les chemins accidentés de la solidarité avec les groupes populaires et communautaires, nos alliés, les groupes que nous avons pu soutenir pendant plusieurs années, eux, sont toujours là, vivants et actifs, car ils ont su former une relève dont nous sommes fiers avec eux.

Ouverts à l'imprévu, nous n'avons pas écrit l'avenir. L'arrivée du pape François, par exemple, et quelques beaux gestes des débuts de son ministère n'invitent-ils pas à entretenir l'espérance? ●



Robin Fortin  
**Misère de la pensée**  
*La philosophie cette imposture*  
178 pages, 24 \$



Michel Freitag  
**Culture, pouvoir, contrôle**  
*Les modes de reproduction formels de la société*  
492 pages, 40 \$

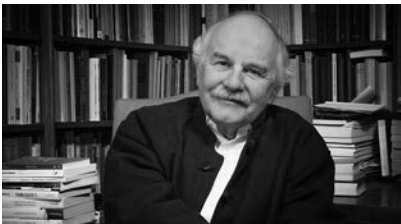
éditions  
**Liber**

EXPOSITION

RAYMOND KLIBANSKY (1905-2005).  
LA BIBLIOTHÈQUE  
D'UN PHILOSOPHE

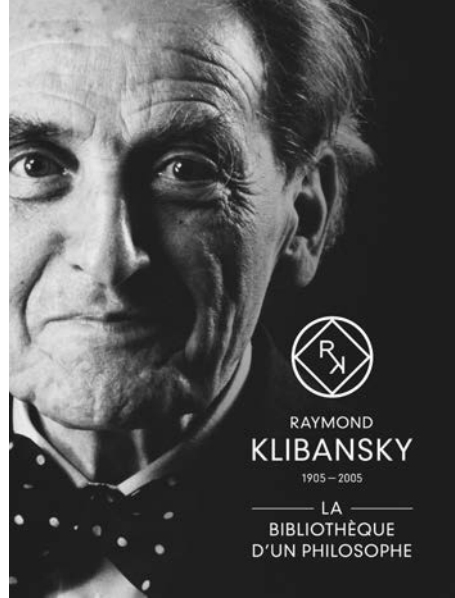
DU 13 NOVEMBRE 2012 AU 25 AOÛT 2013,  
PRODUITE PAR BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES  
NATIONALES DU QUÉBEC ET PRÉSENTÉE  
À LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Cette exposition retrace la biographie intellectuelle du philosophe québécois de renommée mondiale, Raymond Klibansky. S'y aventurer, c'est s'exposer à une expérience intense. D'abord des sens, grâce à la présence fascinante de livres et de gravures d'époque. Grand collectionneur de livres anciens et rares, Klibansky en avait des milliers – dont a



hérité l'Université McGill. L'exposition en montre une infime mais magnifique partie. Il y a des œuvres de l'Antiquité grecque et romaine, fondatrices de la pensée européenne, parfois dans leurs premières éditions imprimées: Augustin d'Hippone, Apulée, Platon, Plotin, Plutarque, Proclus, pour ne nommer que ceux-là. D'autres des grands humanistes que Klibansky a étudiés et dont il a établi parfois des éditions critiques. D'autres, encore, de ses contemporains.

Par ailleurs, le visiteur se trouve d'emblée plongé dans le bouillonnement intellectuel d'une époque. Le jeune Klibansky fréquente le cercle du poète Stefan George; il a pour compagnons de classe deux fils de l'écrivain Thomas Mann, Klaus et Golo; il est l'étudiant des philosophes Ernst Cassirer et Karl Jaspers, et l'assistant du sociologue Ferdinand Tönnies... Pensons aussi à tous ceux avec qui il se liera d'amitié tout au cours de sa vie: les philosophes Jean Wahl, Paul Ricoeur, Jan Patocka et combien d'autres.



Cette magnifique exposition, qui intègre de nombreux éléments audio et vidéo tout au long du parcours, est constituée de sept zones, qui sont autant de chapitres de la vie de Klibansky. La première concerne sa jeunesse allemande, nourrie de ses lectures de Pindare, Rilke, Hölderlin, jusqu'à ses études universitaires. À 15 ans, son passage dans une école alternative dirigée par le théosophe Paul Geheeb a été déterminant. Tout en le sauvant de l'éducation autoritaire de l'époque – qui n'est pas étrangère à la montée du nazisme –, il l'a convaincu de poursuivre ses études en lien avec l'humanisme. Un vers de Pindare mis en exergue traduit bien cette quête à laquelle il resta fidèle toute sa vie: «deviens qui tu es». La zone suivante retrace les recherches du jeune philosophe sur la tradition platonicienne qu'il a aidé à reconstituer, et surtout le rôle qu'elle a joué au Moyen-Âge, en particulier *Le Timée* – cette œuvre où Platon expose la vision du monde de son époque. La troisième zone relate son intérêt pour les grands penseurs humanistes: principalement Nicolas de Cues, dont il est un des grands spécialistes, et qui le conduira à étudier notamment Maître Eckart, Böhme, Ficin et Lulle. La quatrième zone est consacrée à l'œuvre maîtresse de Klibansky, *Saturne et la mélancolie*, inspirée d'une étude de Panofsky et de Saxl sur la gravure de Dürer, *Melancholia I*. Elle rappelle l'époque où il a fréquenté la Bibliothèque de Warburg, qu'il a d'ailleurs aidé à sauver de la destruction par les nazis en la transférant à temps à Londres.

La cinquième zone nous plonge au cœur tumultueux du XX<sup>e</sup> siècle, symbolisé par un autodafé. C'est le temps où Klibansky, jeune professeur à l'Université d'Heidelberg, fuit l'Allemagne en 1933, et se joint, durant la guerre, à l'office britannique de contre-propagande.

Cette période est relatée par des documents nazis, fascistes et de la résistance. La sixième zone présente ensuite l'intérêt de Klibansky, une fois installé à Montréal, en 1946, pour les philosophes de la tolérance et du dialogue: Bayle, Hume, Locke, Spinoza... comme autant de résistants contre la barbarie. Enfin la dernière zone souligne son effort pour entretenir le dialogue philosophique au-delà du rideau de fer, notamment avec l'italien Calogero, le polonais Kolakowski et le tchèque Patocka, confirmant l'engagement humaniste qui l'aura habité toute sa vie durant.

On ne peut que remercier Georges Leroux et Alexis Martin, respectivement commissaire et directeur artistique de l'exposition. Grâce à eux, nous arrivons à toucher ce qui a façonné l'Europe dans ce qu'elle a peut-être produit de plus beau, de plus essentiel, mais aussi de plus fragile – l'humanisme – ainsi que ce qu'elle a produit de plus laid: le totalitarisme. Soulignons qu'un magnifique catalogue est disponible, qui comprend de belles réflexions sur l'œuvre du philosophe et de nombreuses illustrations tirées de l'exposition.

JEAN-CLAUDE RAVET



Expo Klibansky,  
BANQ. Affiche:  
Michael Schwarz,  
Heidelberg University  
Archives

Georges Leroux,  
commissaire de  
l'exposition. Photo:  
Michel Legendre

Photo:  
Louis-Étienne Doré



## LA MÉMOIRE VOCIFÉRANTE

Collectif Fermaille

**FERMAILLE: ANTHOLOGIE**

Montréal, Moults éditions, 2013, 223 p.

Printemps 2013. Un an après le déluge rubescent dans les rues du Québec, un devoir de mémoire s'impose, nous dit-on. L'injonction à se rappeler ce passé un peu trop récent est toutefois en passe de devenir un plaidoyer pour que le printemps érable soit converti en un simple objet de consommation historique parmi tant d'autres, comme en témoignent ces publications perce-neige qui éclosent, marchandent le souvenir et fétichisent le moment.

Dans tout ce régurgit de bonne volonté commémorative et de «lutte féroce contre l'oubli», un ouvrage brille par son authenticité bien placée: l'anthologie de *Fermaille*, la revue d'un groupe d'artistes du même nom initiée autour du mouvement de grève étudiante et qui a disséminé son espérance en 14 numéros, entre février et mai 2012.

À l'imaginaire totalement rationnel de l'État qui a envahi nombre de sphères sociales et qui a atteint une forme de paroxysme avec le gouvernement libéral de Jean Charest, l'équipe de ce brûlot poétique a décidé, dès février 2012, de répondre par la bouche de son indignation, à grands coups de nouveaux lemmes, contre la hausse tous azimuts.

L'an dernier, chaque fois que j'avais pu trouver au hasard les «3 à 5 feuilles 8 1/2 par 11» de *Fermaille*, avec ses rimes, proses, citations et collages, je me réjouissais de voir se constituer une forme de «rêve général illimité» qui allait, paradoxalement, au-delà des mots. Des textes forts, qui marchent peut-être un peu trop à l'amour, mais qui crient si bien la liberté – que l'on pense à ceux de Renard Anarchiste, de A., de Catherine Lavarenne, débordante d'identités, d'Amélie Faubert, les yeux «tout écartillés» par l'éclaircie, de Christian Girard qui a trop «sniffé de

poudre aux yeux», ou encore de Sarah Brunet-Dragon, brûlante comme des pieds à la fin d'une manif de soir...

Il y avait aussi ces lettres, adressées à la parenté, que les rédactrices et les rédacteurs de la revue ont écrites à notre place, parce que leurs doigts étaient moins noués que nos gorges. À relire cette «géographie de la réflexion vive», on peut tout de même dire que nous ne sommes plus au même endroit que les vers qui grouillent au cœur de ce rapailage, aux côtés des illustrations et affiches de l'École de la montagne rouge, dont la reproduction en noir et blanc a quelque peu éteint la fougue.



*Fermaille*, c'était aussi cette page vierge où le «contour d'un paysage symbolique» a été tracé. Ce petit atlas géographique d'une identité demeure. Mais s'agit-il d'un simple passeport pour retourner dans le temps, à cet instant sublime où l'imaginaire dominant a semblé s'effondrer?

Il ne sera pas possible de rejouer le concerto du printemps érable. Ce qui est mort, fermé comme un bel ouvrage embossé qu'on a dévoré d'un bout à l'autre, est inhumé depuis. N'est-ce pas triste de se dire qu'on ne lira plus au présent cette poésie qui marche et rêve? Surtout que le discours dominant, lui, est loin d'être mort; et nous le faisons revivre en partie en fantasmant sur le passé.

Devant le cégep Maisonneuve, lors du dernier vote de grève des étudiants, m'est revenue l'image de ce graffiti aperçu sur le trottoir disant: «Pis sinon quoi?» La «vociférante» équipe de

*Fermaille* avait proposé de nouvelles significations sociales, littéraires et identitaires dans ses pamphlets. *Fermaille*, je parle de toi au passé, la rage en cours.

**MARIE-PIER FRAPPIER**

## LE SIONISME DÉCONSTRUIT

Shlomo Sand

**COMMENT LA TERRE D'ISRAËL FUT INVENTÉE**

Paris, Flammarion, 2012, 366 p.

Certains termes nous sont tellement familiers que nous les tenons pour acquis. Pourtant, souvent, ils ne sont guère innocents et nous conduisent à accepter des mythes que nous aurions autrement rejetés. Les intellectuels, en particulier les universitaires, sont obligés de questionner les mythes qui sous-tendent toute société. C'est ce que fait, depuis quelques années, l'historien israélien Shlomo Sand de l'Université de Tel-Aviv. Après avoir qualifié d'*invention* l'idée d'un «peuple juif», il applique dans ce nouveau livre le même raisonnement à la Terre d'Israël. Ce choix est logique: l'idéologie sioniste repose sur ces deux concepts en exigeant, dès ses débuts, le transfert d'«une terre sans peuple à un peuple sans terre». Sand veut se défaire de cette idéologie coloniale qui, selon lui, continue à engendrer des injustices et des violences en prétendant que la Terre d'Israël appartient au peuple juif dispersé aux quatre coins du monde plutôt qu'à ses habitants.

L'auteur s'oppose fermement à l'usage politique de concepts religieux. Ayant affirmé que le peuple juif n'est qu'une fabrication à la fois nationaliste et antisémite qui transforme un groupe religieux en une nation, voire en une race, cet Israélien ouvertement athée démontre que l'allégeance au judaïsme constitue le seul dénominateur commun de groupes aussi visiblement disparates que les juifs allemands, les juifs yéménites ou les juifs iraniens. Le



livre souligne que « tout comme la synagogue [a] effectivement pris la place du temple, et la prière celle des sacrifices, de même la terre sacrée de la Loi orale [s'est] substituée à la terre réelle » (p. 158); ce faisant, l'auteur place le projet sioniste dans le contexte du nationalisme romantique et du colonialisme de peuplement européen de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout un chapitre est consacré aux racines protestantes du sionisme qui expliquent, par ailleurs, tant le rejet immédiat de cette nouvelle idéologie par la majorité des juifs que la bienveillance inébranlable des élites britanniques et américaines à son égard, en particulier dans son incarnation étatique, qui viendra plus tard.

Shlomo Sand n'hésite pas à critiquer ses collègues historiens israéliens, dont la première génération a mis ses compétences au service de l'endoctrinement sioniste en faisant une lecture littérale de la Bible et, en même temps, en passant sous silence des faits récents, comme la coexistence de différents groupes ethniques et religieux au sein de la société palestinienne ou l'effacement de la carte de centaines de villages palestiniens. Il déplore également qu'« à l'instar de l'histoire, la géographie a eu partie liée avec une nouvelle théologie pédagogique dans laquelle la terre nationale a empiété sur l'hégémonie de la providence céleste: à l'époque moderne, il est plus facile d'ironiser sur Dieu que sur la terre des ancêtres » (p. 87-88).

J'ai lu ce livre sans difficulté, non seulement parce que j'en connais bien le contenu, ayant écrit un livre sur l'op-

position juive au sionisme (*Au nom de la Torah*, Québec, PUL, 2004), mais aussi grâce au travail remarquable du traducteur Michel Bilis qui arrive à rendre le texte limpide et précis. Malgré quelques imperfections mineures, le nouveau livre de Shlomo Sand, polémique tant érudit qu'acérbe, démystifie la mythologie sioniste. Ainsi, il expose l'irrationalité du discours politique israélien qui, en plus de miner le droit international, discrédite la tradition juive millénaire, en encourageant « la disparition du judaïsme historique et sa transformation en un nationalisme juif » (p. 147).

**YAKOV RABKIN**

### L'EXPÉRIENCE DU SENS

Philippe Sers  
**LA RÉVOLUTION DES AVANT-GARDES. L'EXPÉRIENCE DE LA VÉRITÉ EN ART**  
 Paris, Hazan, 2012, 223 p.

Ce bel ouvrage sur l'art contemporain nous introduit d'une manière remarquable dans l'univers des artistes qui lui ont ouvert la voie. Le bouleversement des formes et des cadres académiques dans lesquels les beaux-arts étaient encadrés au début du XX<sup>e</sup> siècle n'était pas qu'un simple jeu esthétique de transgressions. L'auteur montre bien que les pionniers de l'art contemporain étaient porteurs d'une vision éthique, d'un sentiment de responsabilité à l'égard du monde et de leur époque, se trouvant confrontés autant à la montée du totalitarisme, à sa cruauté et à sa barbarie, qu'à l'emprise grandissante et abêtissante de la mentalité capitaliste.

Dans des domaines aussi divers que la peinture, la mise en scène, le cinéma et l'architecture, des créateurs comme Beuys, Duchamp, Eisenstein, Kandinsky, Kantor, Malévitch, Man Ray, Mondrian, Richter, Schwitters et Van Doesburg – pour ne nommer que ceux-là – ont fait de l'art « un mode de

résistance aux injustices, un moyen de réflexion sur la société et un système d'invention du futur » (p. 9). C'est que l'art, pour eux, avant d'être représentation du beau, est une expérience intérieure vitale, dans laquelle la beauté et la justice sont indissociables. L'artiste a pour vocation d'en rendre témoignage. D'en indiquer le chemin.

Il y a dans cette conception de l'art une sorte de quête de vérité et de sens, d'une transcendance dans le monde, d'une altérité dans la présence, réfractaire à toute volonté de domination, à toute fuite dans les choses. Dans cette quête, les avant-gardes se laisseront guider par des arts délaissés, oubliés, dénigrés, comme l'art primitif, l'art oriental, l'art russe des icônes. Car elles enseignent à leur manière une chose qui leur semble primordiale: *ce qui est* n'est pas le but, mais le chemin. Un chemin de vie qui mène de l'audible à l'ineffable, au-delà du visible. Ainsi, la distorsion formelle de la réalité dans l'art abstrait et non figuratif, ou encore la transgression des règles de la perspective et le recours fréquent aux fragments et aux collages, contribuent à ébranler une manière de voir et d'être non seulement paresseuse, conditionnée par la routine, mais aussi trop souvent prisonnière d'une abstraction rationnelle qui discrédite tout rapport symbolique au réel, au senti, au vécu. L'objectivité peut devenir un mur qui nous empêche de voir l'horizon de la vie, les profondeurs de l'existence. L'art est une brèche qui élargit notre vision. L'artiste est le passeur d'une rive à l'autre du réel.

Ainsi, en tant qu'« expérience de la rencontre du sens » (p. 60), l'œuvre interpelle directement celui ou celle qui la regarde. Il ne peut rester devant elle en simple spectateur sans passer à côté de l'essentiel. Il est convié à entrer dans cette même expérience boule-





versante que l'œuvre tente de traduire. L'art devient dès lors un compagnon d'humanité, qui nous apprend à vivre. Art de vivre.

L'ouvrage de Philippe Sers, magnifiquement illustré par des œuvres qui ont accompagné les grands moments de la révolution artistique de l'avant-garde, fait fonction pédagogique, en portant notre attention sur les dimensions éthiques, spirituelles et contestatrices présentes dès son origine, nous permettant ainsi de mieux comprendre et apprécier les œuvres contemporaines. Mais ce faisant, il fait aussi fonction de critique d'art. Et à ce titre, il interpelle le milieu artistique, toujours menacé par le conformisme et le carriérisme qui transforment l'art en un ciment esthétique de l'ordre établi.

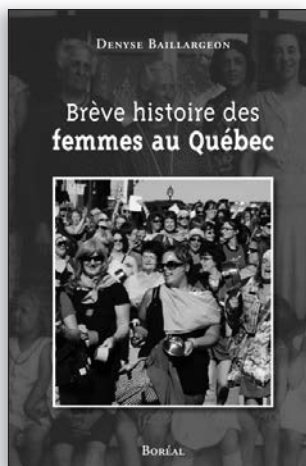
**JEAN-CLAUDE RAVET**

## UNE HISTOIRE SOCIALE DES FEMMES

Denyse Baillargeon  
**BRÈVE HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC**

Montréal, Boréal, 2012, 278 p.

En publiant, en 1982, *L'histoire des femmes au Québec*, le premier ouvrage consacré à ce sujet (réédité en 1992), les membres du Collectif Clio ont montré que la connaissance de l'univers des femmes est essentielle pour mieux comprendre les changements de société. Quoi de neuf dans cette *Brève histoire des femmes au Québec*? Denyse Baillargeon y affirme: «Il y a eu pas mal de nouvelles recherches dans les dernières décennies... et les perspectives sur l'histoire des femmes ont changé.» Ce livre est indispensable pour appréhender cette histoire sous toutes ses facettes et dans toute sa complexité.



Cette synthèse s'appuie sur des concepts et des idées-forces développés par les historiennes féministes, notamment l'articulation privé-public, supposant que le rôle, le statut et la place des femmes ne peuvent se comprendre isolément de l'ensemble de l'organisation sociale, et la perspective historique «genrée», c'est-à-dire concevant les identités sexuées comme des constructions sociales qui varient dans le temps. Une attention particulière est, de plus, accordée aux autres marqueurs identitaires comme la classe, l'ethnicité et la race qui, en interaction avec le genre et diverses forces économiques, sociales, politiques et idéologiques, ont façonné l'expérience historique des femmes. Une expérience marquée par le capitalisme marchand et modelée, aussi, par le patriarcat, qui a restreint les droits des femmes et leurs activités.

L'auteure insiste par ailleurs sur deux particularités de l'histoire québécoise: la forte présence de l'Église catholique, dès l'époque coloniale, et la question nationale, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont toutes deux contribué à façonner les institutions et à structurer les rapports sociaux, notamment de genre. L'analyse des rapports complexes entre la vie privée, la vie domestique et la famille occupe ainsi une place centrale. Par exemple, pour comprendre pourquoi les Patriotes, en 1837-1838, excluaient les femmes de la citoyenneté politique – tout en réclamant d'elles le soutien à leur cause –, l'auteure examine non seulement leurs conceptions de la féminité, mais aussi de l'espace public. Cela en tenant compte du fait que jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes ont occupé une

place importante dans la vie sociopolitique, puisqu'elles étaient au cœur du réseau de production et de reproduction. Les décisions politiques étaient prises au sein des réseaux familiaux; c'étaient les femmes qui cherchaient à placer maris et fils dans la sphère politique, en structurant les rapports sociaux de la maison en conséquence.

Mais l'industrialisation vient bousculer cet ordre des choses. Le lien entre le travail et la vie familiale est rompu, car les hommes partent travailler à l'extérieur. L'idéologie des prêtres et des élites confine les femmes à leur rôle de mère seulement, rôle dont les femmes s'empareront pour négocier leur participation dans l'espace public, notamment auprès des plus vulnérables, que ce soit dans les hôpitaux, le système d'éducation ou dans les centres sociaux de toutes sortes. Cela se fera aussi beaucoup à travers les communautés religieuses, malgré le bon nombre de laïques qu'on y retrouve également.

C'est donc en adoptant une perspective qui révèle l'envers du décor, en quelque sorte, que l'auteure aborde les grands thèmes qui jalonnent l'histoire des femmes au Québec: les questions démographiques, l'éducation, le travail salarié et domestique, la religion, le droit et les rapports entre les femmes et l'État et, enfin, l'action sociale et politique des femmes, y compris le féminisme. Les huit chapitres du livre découpent par ailleurs les moments charnières qui ont fait prendre une nouvelle direction à la vie d'une majorité de femmes, de l'époque de la Nouvelle-France à la société néolibérale contemporaine en passant par l'industrialisation, au XIX<sup>e</sup> siècle, puis par la révolution féministe des années 1970 et 1980, entre autres.


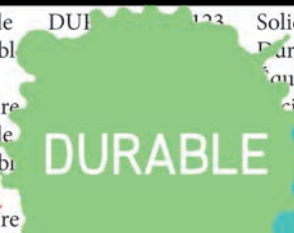


Cette synthèse claire et précise éclaire les enjeux et le parcours de l'histoire des femmes au Québec, sous un angle contrasté, et représente un tour de force intellectuel remarquable.


**CÉLINE DUBÉ**

Social	SOC	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123
Solidaire	SOL	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123
Durable	DUR	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123
Équitable	ÉQU	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123
Social	SOC	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123
Solidaire	SOL	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123
Durable	DUR	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123
Équitable	ÉQU	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123
Social	SOC	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123

## Misons sur un développement économique...

Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123
Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123
Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123
Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123
Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123
Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123
Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123
Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123
Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123
Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123
Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123
Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123
Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123
Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123
Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123	Durable	DUR	1000	+123
Durable	DUR	1000	+123	Solidaire	SOL	1000	+123	Social	SOC	1000	+123	Équitable	ÉQU	1000	+123



**CSN**  
www.csn.qc.ca

www.facebook.com/LaCSN Suivez @Lacsn sur Twitter



# jeu147

Revue de théâtre

À propos de quelques exemples contemporains de mise en action du spectateur au théâtre, en danse et en performance.

## Le spectateur en action

**Je m'abonne !**

514-875-2549 / info@revuejeu.org

**www.revuejeu.org**

# Vous avez manqué un numéro?



**753**  
**L'ITINÉRANCE:  
DE LA DÉTRESSE À L'ACCUEIL**



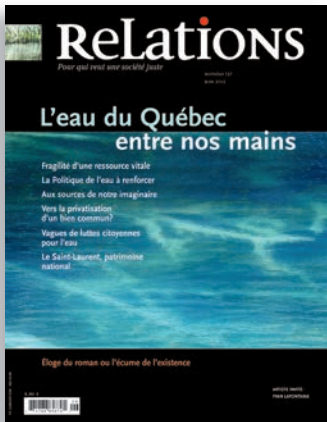
**754**  
**L'AMÉRIQUE LATINE: BOUSSOLE  
POUR LES TEMPS PRÉSENTS**



**755**  
**SOUFFRANCES**



**756**  
**NOTRE DÉMOCRATIE:  
FICTION OU RÉALITÉ?**



**757**  
**L'EAU DU QUÉBEC  
ENTRE NOS MAINS**



**758**  
**LA MÉMOIRE VIVANTE**  
Prix d'excellence de la SODEP 2013  
pour le meilleur dossier



**759**  
**UNE ÉGLISE APPAUVRIE:  
UNE CHANCE?**



**760**  
**QUE VIVE LA LANGUE!**



**761**  
**LE RIRE:  
BANAL OU VITAL?**



**762**  
**FÉMINISMES:  
ÉTAT DES LIEUX**



**763**  
**LE RACISME À DÉCOUVERT**



**764**  
**LE NORD POUR TOUS,  
VRAIMENT?**

**CHAQUE ANCIEN NUMÉRO EST OFFERT AU PRIX DE 3 \$.**

**514-387-2541 • relations@cjf.qc.ca • www.revuerelations.qc.ca**